



Lettres québécoises Page D 3
Le feuilleton Page D 5
Essais québécois Page D 7



Eulàlia Valladosera Page D 9
Formes Page D 10

L'apologie de Monsieur Pettigrew

MICHEL VENNE
DE NOTRE BUREAU
DE QUÉBEC

Bien que cela soit plus commun en Europe, il est rare chez nous de voir un politicien publier un essai substantiel portant sur sa vision de la politique et de la société alors qu'il occupe toujours une fonction ministérielle.

Il est vrai que l'exercice est périlleux. Afin de ne pas compromettre son gouvernement, l'auteur doit souvent se cantonner dans des considérations d'ordre général ou se borner à reprendre, sous une autre forme, soit son programme politique, soit la rhétorique partisane destinée à dénoncer ses adversaires.

Dans celui qu'il vient de faire paraître au Boreal (*Pour une politique de la confiance*), le ministre fédéral Pierre Pettigrew offre mieux mais n'échappe par contre pas aux travers mentionnés. Ce livre est une apologie du fédéralisme tel que pratiqué présentement au Canada sous la gouverne de Jean Chrétien. À ses yeux, le Canada est déjà le modèle idéal, une exception qui serait enviable par le reste de l'humanité.

C'est ainsi qu'en dépit des innombrables références à des auteurs en vogue sur le phénomène de la mondialisation et ses effets sur la capacité des États à mieux concilier identité et interdépendance, le ministre-écrivain n'ouvre pas avec ce livre de perspectives originales pour le Québec à l'intérieur du Canada. Quant au projet souverainiste, M. Pettigrew le disqualifie d'emblée comme un archaïsme.

Pari canadien

L'auteur propose d'adopter une politique de la confiance. Mais avoir confiance, pour lui, consiste à accepter «*le pari du pays canadien*» alors que d'aucuns auraient pu coiffer un ouvrage du même titre pour plaider en faveur du pari de faire du Québec un pays confiant de tirer son épingle du jeu en dehors du parapluie protecteur du Canada actuel.

Un souverainiste aurait fort bien pu écrire cette phrase à la place du ministre: «*Chaque société doit désormais faire preuve d'imagination, de souplesse et de courage pour réinventer sa façon d'être et trouver sa voie d'intégration à des réseaux, à des alliances politiques, économiques, technologiques, industrielles et culturelles.*»

La réflexion de Pettigrew sur la mondialisation s'articule autour des conclusions tirées par certains auteurs en vogue. De ses incursions dans la science politique et la philosophie politique actuelle, le ministre-écrivain tire la conclusion prévisible du déclin de l'État-nation et de la déchéance du pouvoir vertical de l'État sur les sociétés humaines.

Pettigrew offre à partir de cette synthèse quelques conclusions intéressantes sur les défis qui attendent désormais les gouvernements, notamment en matière d'éducation et d'accès au savoir. Il est également rassurant de lire un ministre qui voit toujours dans la politique un moyen d'humaniser la mondialisation, qui estime que la fonction politique reste essentielle et que l'économie a besoin de ses arbitrages.

Mais ce fond théorique, on s'en rend compte en passant de la première à la deuxième partie du livre, sert surtout de mise en scène pour mieux faire l'apologie du Canada, qui serait une exception dans le monde actuel, un pays qui «*refusa de devenir un État-nation*» domine par une seule langue, une seule culture et une seule religion.

Le Canada est, à ses yeux, comme l'Europe, un espace à géométrie variable capable de satisfaire les aspirations québécoises. Sauf que la géométrie variable du Canada ne peut accueillir en son sein que des minorités linguistiques et culturelles, des régions plus ou moins autonomes, des communautés, mais surtout pas des nations distinctes.

En célébrant, dans son ouvrage, les vertus des allégeances citoyennes multiples, le ministre est en contradiction avec l'évolution actuelle du Canada.

DOMINIQUE BONA

Le Manuscrit de Port-Ébène

PRIX
RENAUDOT
1998

VOIR PAGE D 2: PETTIGREW

LIVRES

«J'AIME LES ÊTRES DE PASSIONS, ENVAHIS PAR UN RÊVE INTÉRIEUR QU'ILS ONT VÉCU OU POURSUIVI À TRAVERS LEUR VIE ET LEUR ŒUVRE.»

Entre et le passé et le présent

ROBERT CHARTRAND

Le *Manuscrit de Port-Ébène*, qui a valu à Dominique Bona le prestigieux prix Renaudot, se présente d'abord comme un roman historique de belle facture. Nous voici plongés, à la fin du XVIII^e siècle, dans le journal intime d'une Française, une jeune fille de bonne famille qui débarque en Haïti où elle va vivre avec un riche planteur à qui elle a été promise. Cet homme, plus âgé qu'elle, Français lui aussi, est installé là-bas depuis plusieurs années déjà.

Ce roman fait également la part belle à l'exotisme, ce dont Dominique Bona ne se défend pas. *J'ai écrit ce roman à Paris, dans un petit bureau, en plein hiver, et j'ai eu envie de me sentir sur cette île, d'en ressusciter le décor, d'en retrouver les couleurs, les odeurs.* Mais cet exotisme, qui se manifeste dans les descriptions minutieuses de l'atmosphère de l'île, n'a rien de la carte postale: il sert plutôt le récit de cette femme qui arrive dans l'île avec sa naïveté. *Le décor s'empare d'elle. Elle en a, dès le début, une perception sensuelle qui correspond à son tempérament. Elle va d'ailleurs y vivre une grande partie de sa vie sans tellement réfléchir, en se laissant emporter par ce qu'elle ressent.*

Cette femme simple, en effet, n'est pas une intellectuelle. Mais ce n'est pas une sottise pour autant. Elle est, à sa façon, une femme du siècle des Lumières. *Ce n'est pas un personnage particulièrement moral. C'est une jeune fille qui va peu à peu devenir une femme en s'abandonnant à ce qu'elle estime être sa vérité, en osant vivre ses desirs et ses passions; le XIX^e siècle n'est*

pas encore passé par là, avec sa charge moralisatrice.

Son mari est, lui aussi, un homme éclairé; il a des esclaves, certes, mais qu'il traite avec humanité. Par ailleurs, il s'est lui-même intégré aux lieux et à la culture de l'île; il a même un deuxième ménage, une femme et deux fils qu'il fréquente régulièrement. La nouvelle épouse, on s'en doute, a peine à accepter cette bigamie officieuse, même si elle est dans les mœurs de l'endroit.

Or elle va «épouser» le pays elle aussi, autant que son mari, mais à sa manière, et par elle-même. *Elle est arrivée dans cette île plutôt virginale, sur tous les plans. Et elle va se laisser transformer, s'imprégner du climat, des paysages mais aussi des manières de vivre des gens. Et puis, elle est attirée par un tabou: la société noire qui l'entoure et que, comme Blanche, elle devrait tenir à l'écart. Cette société la fascine comme fascinent tous les interdits.*

Mais *Le Manuscrit de Port-Ébène* est plus qu'un roman historique. Ou plutôt: il l'est à plus d'un égard. Le journal de cette jeune femme d'autrefois est en

VOIR PAGE D 2: BONA

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

LIVRES

PETTIGREW

Une analyse simpliste de la société québécoise

SUITE DE LA PAGE D 1

où les plus récentes décisions concernant l'union sociale ou la réticence d'Ottawa à étendre le rôle international des provinces, par exemple, ont justifié pour effet de renforcer l'allégeance des citoyens envers le gouvernement fédéral tout en réduisant, dans une mesure équivalente, l'allégeance aux gouvernements provinciaux. La géométrie canadienne varie pour le moment en faveur du pouvoir central. La citoyenneté canadienne, comme dans un Etat-nation conventionnel, ne tolère pas d'autres loyautés.

La dernière portion du livre de M. Pettigrew relève du délire pur. Une analyse simpliste de la société québécoise amène le ministre à diviser le Québec en deux courants: le rouge et le bleu. Le rouge est celui de la confiance, de la prospérité, de la promotion économique internationale. Le bleu est celui de la méfiance, de la protection des acquis, du repli sur soi.

Mais qui, pourtant, voulait déchirer l'accord de libre-échange en 1988? Un rouge, John Turner. Qui appuyait l'ouverture des frontières vers les Etats-Unis? Les bleus du Parti québécois et du Parti conservateur. Un ancien bleu dirige aujourd'hui les rouges à l'Assemblée nationale. Dans quel camp doit-on le ranger? Cet exercice manichéen révèle peut-être le mépris de l'auteur pour un courant politique, mais il n'est guère convaincant.

L'auteur ne l'est pas davantage lorsque, s'en prenant à l'idée de souveraineté, il se perd dans ses contradictions. Ainsi reproche-t-il aux souverainistes de se réfugier dans une attitude qui consiste à vouloir protéger des acquis. Mais quel est l'un des



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Pierre Pettigrew

principaux arguments du ministre en faveur du maintien du Québec dans la fédération? C'est que le statut provincial du Québec à l'intérieur du Canada lui offre une meilleure garantie de protection de ses acquis économiques, de son modèle distinct, de Québec inc. et des institutions financières québécoises contre «les rigueurs de l'ALENA» et contre la voracité américaine.

Ce livre rassemble en gros, sous le couvert d'un essai de philosophie politique d'avant-garde, les discours antisouverainistes et antinationalistes québécois. C'est surtout un outil de propagande.

POUR UNE POLITIQUE DE LA CONFIANCE

Pierre S. Pettigrew
Boréal, Montréal
1999, 271 pages

BONA

Dominique Bona a eu sa part de prix littéraires

SUITE DE LA PAGE D 1

efflu, sous nos yeux, par un éditeur d'aujourd'hui, dont les réactions sont racontées en alternance avec le récit de l'héroïne. Jean Camus est installé dans le Languedoc, auquel il est attaché comme l'est Dominique Bona elle-même à la région de Perpignan, où elle est née. Camus publie pour l'essentiel des livres régionalistes écrits par des écrivains amateurs. Or ce vieux manuscrit, qui lui est tombé mystérieusement dans les mains, il le lit d'abord en professionnel. Le récit est-il intéressant? Va-t-il plaire à un public? Puis, il devient intrigué, curieux d'en connaître la suite. Bref, il s'y laisse prendre comme la mémorialiste, autrefois, s'était laissée envouter par l'île. «Cet homme reclus, qui a eu une vie assez ordinaire, avec sa part d'amertume et de difficultés, qui cherche désormais la sérénité et à qui sa petite maison d'édition apporte une douce satisfaction, se trouve brusquement remis en question à la faveur de cette lecture inattendue et forcée de faire un bilan de sa propre vie. Il se rend compte notamment que sa solitude, qu'il chérit, lui pèse plus qu'il ne l'aurait cru.»

L'histoire d'une lecture

Le roman de Bona est donc aussi l'histoire d'une lecture dans laquelle un homme d'aujourd'hui s'évade d'abord et qui l'envahit graduellement. Dominique Bona a fait en sorte que ces deux histoires, celle de cette femme d'autrefois et celle de cet éditeur tardif, parallèles au départ, tissent peu à peu des liens et finissent par se rejoindre, au delà du temps. «J'ai voulu montrer une passion de femme qui se construit sous le regard d'un homme d'aujourd'hui, et qui envahit peu à peu sa propre vie. C'est cela qui m'intéressait au premier chef dans ce roman: ce dialogue entre un homme et une femme par l'intermédiaire de la lecture, entre le passé et le présent.»

Faut-il y voir un éloge de la lecture? «Je crois en effet qu'elle console souvent, même s'il faut parfois s'y adonner plus qu'un petit quart d'heure. On n'a qu'à lire sur ordonnance: il suffit d'augmenter la dose pour obtenir l'effet voulu...»

Détail amusant et audace de romancière: le lecteur-éditeur va même commenter le style de cette femme, qui le séduit avec sa «précision de miniaturiste», dont il croit même entendre la voix à mesure qu'il la lit. «En écrivant, je me suis dit: mais qu'est-ce que je raconte là? Cela peut paraître un peu prétentieux, présenter un lecteur envoûté par le récit de cette femme — c'est-à-dire par ce que j'ai moi-même écrit! Mais on voit bien que cet homme, c'est le lecteur idéal...»

Dominique Bona, agrégée de lettres, est journaliste; elle tient une chronique littéraire dans *Le Figaro littéraire* depuis 1985. Elle a écrit, en alternance avec ses romans, des biographies, notamment celles de Ro-

main Gary, de Stefan Zweig et de Gala, l'égérie de Salvador Dali, tous personnages d'exception, à la personnalité complexe. Ce sont des êtres «exotiques» à leur façon mais dont Dominique Bona estime qu'ils nous rejoignent. «J'aime les êtres de passions, envahis par un rêve intérieur qu'ils ont vécu ou poursuivi à travers leur vie et leur œuvre. Ce sont des gens que j'admire, qui me font du bien. Il y en a peu, au fond. Pour entreprendre leur biographie, il faut que je me trouve des affinités secrètes avec eux, surtout les personnages d'hommes, qui ont leurs forces, mais aussi leur fragilité.»

Raconter des vies

Cette alternance entre biographie et roman répond-elle à quelque besoin personnel? «Peut-être bien. En fait, je ne sais trop pourquoi j'écris. Pour raconter des vies, sans doute, fictives ou réelles, qui peuvent servir à se comprendre soi-même. Mais je suis plutôt instinctive dans mes choix. J'ai le goût d'écrire dans ces deux genres, qui pour moi sont complémentaires. Le roman offre une liberté énorme et provoque aussi de l'angoisse, de l'inquiétude: on se trouve devant un gouffre qui donne le vertige, alors que dans un travail de biographe, qui peut être harassant, on se sent épaulé par les faits, la documentation. Ils rassurent et protègent.»

Dominique Bona serait-elle une femme équilibrée, contrairement à ses personnages et aux sujets de ses biographies? La question la fait sourire, et elle y répond avec une sagesse toute confucéenne. «Je suppose que j'ai à tout le moins envie de l'être. L'harmonie, à mon avis, se cultive, comme la sérénité. Je crois que c'est en maîtrisant ses forces, ses désirs, ses passions qu'on peut parvenir à un certain équilibre.»

Dominique Bona a eu sa part de prix littéraires. Avant le Renaudot pour *Le Manuscrit de Port-Ébène*, il y a eu celui de l'Académie française pour sa biographie de Gary, en 1987, et l'Interallié, en 1992, pour son troisième roman, *Malika* (les deux ouvrages ont paru au Mercure de France). «C'est vrai, j'ai été plutôt gâtée. Ce qui compte surtout lorsqu'on gagne un prix, bien plus que l'hommage qu'on nous rend, c'est qu'on se sent moins seule: il y a, grâce à la notoriété, un dialogue qui s'établit avec les lecteurs.» Dominique Bona ne boude pas son succès mais elle l'accueille avec une modestie tranquille. «Ce qui est triste, en revanche, c'est qu'il n'y ait, par exemple, qu'un Renaudot par an. Il est attribué à un livre au détriment d'autres, qui sont excellents eux aussi.» Il reste qu'elle a parfaitement mérité le dernier Renaudot. Parole de lecteur.

LE MANUSCRIT DE PORT-ÉBÈNE

Dominique Bona
Grasset
Paris, 1998, 365 pages

POÉSIE

Labyrinthes

La volonté de Brochu d'écrire l'inconcevable

L'INCONCEVABLE

André Brochu
Éditions Trois, collection «Opale»
Laval, 1998, 222 pages

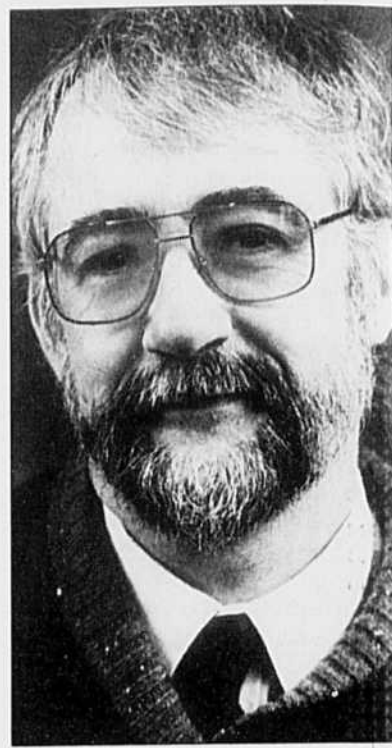
LES CANTATES DU DEUIL ÉCLAIRÉ

Mona Latif-Ghattas
Éditions Trois, collection «Opale»
Laval, 1998, 76 pages

DAVID CANTIN

Tout au long de *L'Inconcevable* d'André Brochu, on voit surgir l'ombre ambitieuse du romancier. Non pas que ce recueil se tisse autour de liens narratifs, mais sa structure illumine la quête d'un défi d'ordre romanesque. À travers la grandeur ainsi que la mesure de ce travail, cette somme de plus de 200 pages se rattache à des œuvres labyrinthiques telles qu'*Une certaine fin de siècle* (Le Noroît, 1983) de Claude Beausoleil ou encore *Kaléidoscope* (Le Noroît, 1984) de Michel Beaulieu. Dès le début, ce livre annonce un projet monumental qui vise à prêter une voix à l'impossible, à *L'Inconcevable*. Pour reprendre les mots du critique littéraire, il me semble que cette poésie trouve son lieu dans la tentation extrême «d'habiter massivement le langage». D'ailleurs, on se retrouve devant un recueil qui semble n'avoir aucune issue face au désordre de la mémoire.

Tel un prisme autobiographique, chaque poème passe du souvenir à la circonstance afin de moduler l'envers marquant d'une vie. À partir d'un enchaînement prosodique, on imagine que toutes les directions demeurent possibles. Une voix croise les étapes confuses de l'âge afin de saisir «les mille éblouissements du hasard». L'inquiétude, tout comme le doute, imbibent les circonstances et les faits d'un passé toujours plus présent. Ainsi, on éprouve une certaine violence face à la culpabilité de vivre qui imprègne le climat de ce recueil. À vrai dire, il n'est pas toujours facile d'entrer dans l'univers très dense de Brochu. On dirait que les mots prennent parfois trop d'espace à l'intérieur même du poème, choisissant de nombreux détours imprévisibles. Toutefois, certains



LES PAPAZZI
André Brochu

passages laissent croire que l'artifice littéraire rejoint une certaine agitation émotionnelle: «Viendra le pire / Sur ces jambes de fer, / son pas d'oie sauvage. / Viendra le sourcier de la honte, / le rire au cœur, manigancant / l'impasse. / Tout ci, tout ça, / je suis à bout de mes distances. / Un rien me sépare de ma voix / qui halète, qui souffre et pleure, / je suis à genoux de douleur. / J'avance à genoux dans mes larmes / d'enfant. Il y a l'éclatante mère / du présent. Elle bénit et blâme, / jaune, elle illumine / les débris. Tous les débris. Toute / l'offense.»

Il m'apparaît évident que ce recueil possède une qualité d'écriture très particulière. Lorsqu'elle ne s'échappe pas dans un humour ludique, cette poésie boulesverse et stimule à travers la force de ses images charnelles. On assiste alors à une véritable collision entre le temps et l'épreuve du moi. D'une fragilité audace, la force évocatrice derrière cette fresque poétique me ramène, avec plaisir, à l'œuvre exigeante d'André Brochu.

Enfance égyptienne

Dans une tout autre approche, *Les Cantates du deuil éclairé* de Mona Latif-Ghattas franchissent ce lien entre la blessure et la réconciliation natale. S'inspirant de la structure contrapuntique, ce livre divisé en trois mouvements retrace les douleurs de certains souvenirs d'une enfance égyptienne. Le poème exorcise l'injustice ainsi que la trahison d'un monde désormais éloigné en interrogeant la leur nouvelle des jours. La parole devient une forme de résistance continue face aux blessures insupportables. Ainsi, ce chant d'exil évite les lieux communs à travers la simplicité de son appel percutant et nécessaire. Autour de ses récitatifs et ses chœurs, on remarque une dimension, autant orale que musicale, qui arrive à soulever cette sérène révolte libératrice. Surtout que le trajet universel de Mona Latif-Ghattas demeure riche en nuances: «Dans le cahier qui vient de s'allumer / Je dépose les murs / D'où suintent mes secrets / Meubles mobiles que je ne puis abandonner / Sur le seuil des départs / Outre océans j'ai chargé cette charge / Dans les malles du Temps qui n'a que faire du temps / Car ces murs ont des lèvres bavardes / Lourdes de maux / Le Temps n'a que faire du temps.»

Faite de contrastes, cette suite devient graduellement une véritable chambre d'écho qui transpose sa méditation sur la survie tout comme l'adieu. L'identité ne traverse-t-elle pas alors le souffle discontinu de ce mouvement polyphonique? Le poème ne devient-il pas cette résidence déracinée? À travers *Les Cantates du deuil éclairé* de Mona Latif-Ghattas, on arrive à comprendre comment la poésie peut devenir la dernière demeure.



ROBERT SKINNER LE DEVOIR
Mona Latif-Ghattas

le Parchemin QUARTIER LATIN

«Je crois aussi que les gens changent. C'est mon nouveau pari...»

Dominique Demers,
Le Paris

À l'intérieur du Métro Berri-UQAM

Téléphone : (514) 845-5243

Lectures Le Noroît \ Olivier

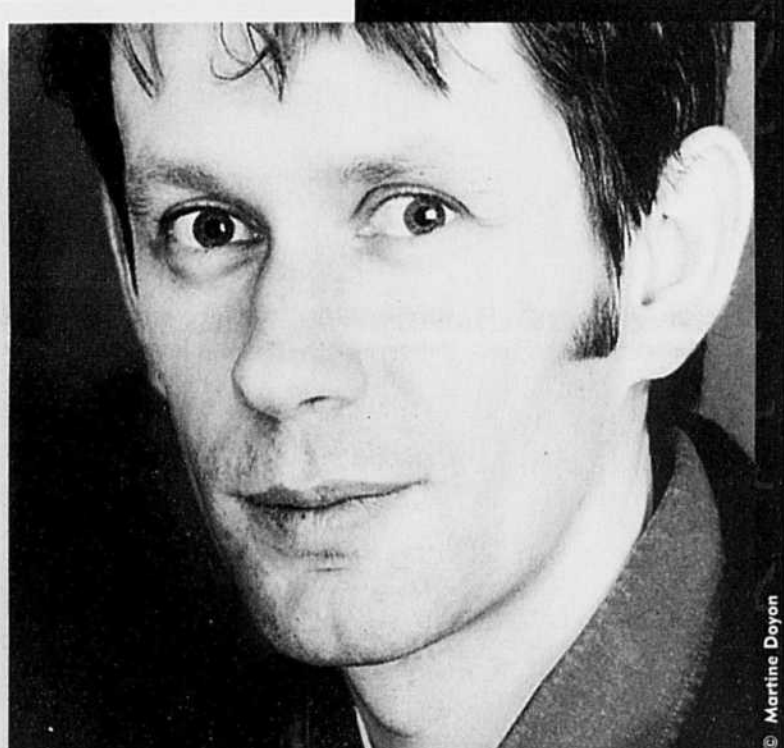
mercredi 3 mars 20 h \ Nicole Brossard
Danielle Fournier
Rachel Leclerc

mercredi 7 avril 20 h \ Serge Mongrain
Nadine Ltaif
Mireille Cliche

mercredi 5 mai 20 h \ Paul Bélanger
Alain Cuerrier
Jacques Gauthier
Joël Pourbaix

Toutes les lectures seront animées par Hélène Dorion et Paul Bélanger, directeurs littéraires des Éditions du Noroît

5219 côte-des-neiges H3T 1Y1
T 514.739.3639
F 514.739.3630
méro côte-des-neiges



Martine Dayon
Francis Magnenot



168 PAGES • 19,95 \$

Francis MAGNENOT Italienne

roman

Un premier roman porté par une énergie et un mouvement irrésistibles.

Rimini, Pescara, Taranto, un homme, pèlerin de l'amour perdu, traque à travers toute l'Italie le souvenir de la femme qui l'a quitté.

Boréal Qui m'aime me lise.

La passion de la littérature



Jean Marcel
JACQUES FERRON malgré lui
Édition originale

Le grand livre sur Ferron, de nouveau disponible en édition originale.

288 pages
14,95 \$

l'HEXAGONE
www.edhexagone.com

UN CAILLOU À LA MER Nadine Ribault



«[...] ces six nouvelles ciselées comme des poèmes en prose, [...] sont les merveilleux arbustes qui cachent une forêt.»
Geoffroy Delfrennes, *La Voix du Nord*

LEMÉAC/ACTES SUD

LIVRES

LÉTTRES QUÉBÉCOISES

L'achèvement du père, enfin

LA DANSE JUIVE

Lise Tremblay
Leméac, Montréal, 1999, 143 pages

La lecture des romans de Lise Tremblay pour qui s'identifie à l'un ou l'autre de ses personnages peut être une expérience désespérante. Dans un monde étriqué, des personnages d'hommes et de femmes sont englués dans leur quotidien, quêtant à gauche et à droite un peu de réconfort. Leur héroïsme, si l'on peut dire, tient à leur capacité de survie; c'est celui de victimes dont la vie s'effiloche, hantées par un passé qui les a laissés amers ou soumis, déchirés entre le besoin d'y retourner et le désir de l'oublier.

Par l'atmosphère d'ensemble, *La Danse juive* se rapproche sans doute davantage du premier roman de Tremblay, *L'Hiver de pluie*, que de son dernier, *La Pêche blanche*. Les lieux, quoique différents, se ressemblent: le Vieux-Québec de *L'Hiver de pluie* comme le centre-ville «ethnique» de Montréal, où se déroule le récit de *La Danse juive*, sont en fait deux villages dans leur ville, enclaves familiales de l'errance des protagonistes. Et ici comme là, le personnage principal est une femme esseulée, sans amis véritables — la première, plus pudique, plus résignée à son sort que la seconde —, qui sait se rendre utile, ne fût-ce que pour s'attacher les autres, et se taire, au besoin, pour ne pas les ennuyer.

Si la narratrice de *La Danse juive*, pianiste accompagnatrice dans une école de danse, se soumet aux événements et aux caprices de son entourage, on sent dans ses propos une rage rentrée qui peu à peu va s'exprimer à

l'entente des uns et des autres. Elle va tenter de régler ses comptes. Avec une amie d'enfance dont la propreté et le conformisme l'exaspèrent; avec sa mère qui vit recluse depuis sa séparation en s'abrutissant de rasades de Southern Comfort, avec qui elle se sent un lien «éternel et impossible»; avec son père, un producteur d'émissions de télévision qui brandit sa réussite pour venger sa jeunesse humiliée, qui prétend au raffinement mais demeure foncièrement vulgaire; avec elle-même surtout, et particulièrement avec son corps vieillissant prématurément, avachi par l'obésité, qu'elle décrit crûment en se traitant de truie ou de baleine. Il y a dans ses propos et dans certains de ses gestes — elle s'empêche de nourrir l'américainne — une jouissance autodestructrice, proprement névrotique.

Elle a aussi deux amis, des hommes aussi dissemblables qu'il se peut: Paul, pianiste lui aussi, un garçon sympathique qui la soutient parfois; et surtout Mel, d'ascendance juive, quadragénaire mais éternel adolescent, un peu voyou, un peu commerçant, qui achète et revend un peu de tout. A la fois tyrannique et évanescence, il la voit quand bon lui semble, partageant avec elle quelques repas, des beuveries, des étreintes plus hygiéniques que sensuelles. Mel est gros lui aussi, mais elle le trouve beau. Et puis, il a «une voix qu'on ne peut oublier», qui lui «traverse le bas-ventre».

La honte

Pour survivre, pour cesser de se haïr, cette femme va tenter de se délester des histoires du passé qu'elle a l'impression de porter dans sa grisaille: la honte d'elle-même, la vulgarité

de son père, la résignation de sa mère et, plus profondément, le mépris dont elle sent qu'il n'est que l'envers de la haine. Elle rompt aisément avec une amie de longue date dont la minceur et le souci de la propreté l'exaspèrent. Le geste ne lui coûte pas beaucoup: elles ne se revoyaient que de loin en loin. Il lui est plus difficile de mettre fin à sa relation morbide avec Mel, mais il le faut, dit-elle, «avant que le mépris s'installe».

Plus douloureuse encore, la rupture avec sa mère, cette femme dont elle voudrait «être lavée», dont la vie d'épouse quittée et entretenue lui apparaît comme «un châtement éternel». Enfin et surtout, il y a son père; c'est dans sa famille à lui que les femmes sont grosses. Elle en vient à croire que, par son obésité, elle est le châtement de son père: «il a engendré un monstre lui aussi». Son corps, elle le voit comme le réceptacle, la poubelle où s'accumulent tous les maux — l'hypocrisie, la vulgarité, le mépris — qu'elle transforme en graisse. Le «régime» névrotique auquel elle va se soumettre la confinera peu à peu à l'isolement.

La narratrice, dans sa volonté forcée de comprendre son état, en vient à gommer les particularités des personnes qu'elle connaît ou qu'elle ne fait que croiser; selon elle, chacun, y compris elle-même, est un être «déplacé», au propre ou au figuré, ou appartient à quelque «autre monde». Et même si elle ne semble être ni pratiquement ni croyante, elle se sert fréquemment du vocabulaire de la religion pour caractériser un destin ou pour stigmatiser un défaut. Ainsi, Mel «prêche» lorsqu'il parle, alors que son père serait «devenu une sorte de prêtre», qui, dans les émissions qu'il produi-

sait, «prêchait les valeurs hollywoodiennes au petit peuple»; son ami Paul a «foi» en son talent de pianiste et les jeunes danseuses au corps étique échangent des discours qui lui paraissent religieux. La religion, pour elle, est le plus souvent synonyme d'une possession tranquille de la vérité comme la propreté, qu'elle a en horreur, révélatrice ici d'un conformisme, d'une résignation à l'ordre des choses.

La parole

Mais bien plus que la triste existence de cette femme et la cohérence artificielle de ses propos, c'est peut-être une particularité d'ordre formel qui fait la singularité de ce roman — en fait, celle de l'œuvre de Lise Tremblay — et peut expliquer l'accablant qu'on peut ressentir à sa lecture. Nous sommes ici dans un univers où tout repose sur les mots et plus particulièrement sur la parole. C'est elle, plus que tout le reste, qui révèle les personnages: Paul, l'ami sympathique, a un sens de la formule dont la justesse émerveille la narratrice; le charme de Mel tient pour une large part aux discours débridés dans lesquels il se lance entre deux périodes de silence; la résignation de la mère se manifeste dans ses propos. La narratrice elle-même écrira à Mel des «mots sacrilèges» et c'est en criant son exaspération à la face de sa mère — son père, lui, a eu des cris qui sont restés gravés dans les mémoires — qu'elle trouvera ce qu'elle appelle le «chainon manquant», l'élément qui relie tous ses maux. Amalgamant tout, elle notera d'ailleurs: «Les paroles de mon père et son angoisse se fraient un chemin à travers ma graisse et me font souffrir».

Or il est remarquable de constater que nulle part dans ce roman, ni d'ailleurs dans les deux précédents de

Lise Tremblay, cette parole souveraine, parfois terrible, qui détermine les rapports entre les personnages, n'est rapportée directement. Aucune citation, aucun dialogue reproduit tel quel. Il n'y a chez Tremblay — c'est sans doute voulu de sa part — que du style indirect, qui fait écran à la parole vive et maintient les personnages à distance de leur propre existence sur laquelle, des lors, ils ne peuvent avoir de prise: elle est ailleurs, quelque part au loin... Et comme par hasard, la seule danse juive dont il est question dans son dernier roman, c'est celle que la narratrice aperçoit sur une illustration intitulée *Chassidic Dance*, au passage, dans une vitrine, et qui lui rappelle les images pieuses de son enfance.

Ce roman de Lise Tremblay est plus cruel que les précédents. Nous voici, avec *La Danse juive*, parvenus au noyau dur de la souffrance des personnages, au malheur qui remonte à leurs origines et dont l'aboutissement obligé ne peut être, semble-t-il, que la mort du père, obsessionnelle, attendue, fantasmée dans toute l'œuvre de Tremblay. Un des personnages de *La Pêche blanche* l'avouait: «J'ai rêvé pendant des années que [...] j'allais lui tordre le cou de mes mains.»

Le personnage du père est ici encore une caricature d'homme, écrasant et faible tout à la fois, comme il s'en trouve tant dans la littérature québécoise. En fin de compte, c'est peut-être là que se trouve le plus désespérant: dans ce «familialisme» extraordinairement tenace qui continue de hanter l'imaginaire de nos écrivains, y compris les plus jeunes, ou les adultes ne sont que des enfants blessés, incapables d'avenir, dont le présent est tout entier occupé à explorer les décombres du passé.

rchartrand@videotron.ca



Robert Chartrand

Explorer les décombres du passé

VIENT DE PARAÎTRE

Félix et Jacques

FÉLIX LECLERC

Filou le troubadour
Marguerite Paulin
XYZ éditeur, coll. «Les Grandes Figures», n° 22, Saint-Hubert
1998, 181 pages

par Marcel Olscamp
Présentation de Lucie Joubert
Lancôt, coll. «Cahiers Jacques-Ferron», n° 3, Outremont
1998, 127 pages

Dans cette biographie publiée dans la collection «Les Grandes Figures», dont l'objectif principal est de «faire connaître et apprécier les héros qui ont marqué notre histoire», l'auteur raconte, sur le ton intimiste, la vie de l'une des figures de proue de la chanson québécoise: Félix Leclerc.

Depuis son enfance à La Tuque jusqu'à ses derniers jours à l'île d'Orléans, on suit ce géant au cœur tendre dont le succès et la reconnaissance vinrent de France. On apprend, entre autres, que Félix aurait plutôt souhaité être reconnu en tant qu'écrivain et homme de théâtre. Mais c'est comme chansonnier qu'il laissa sa marque. Comme quoi on est rarement satisfait de son sort! Un récit plein de tendresse!

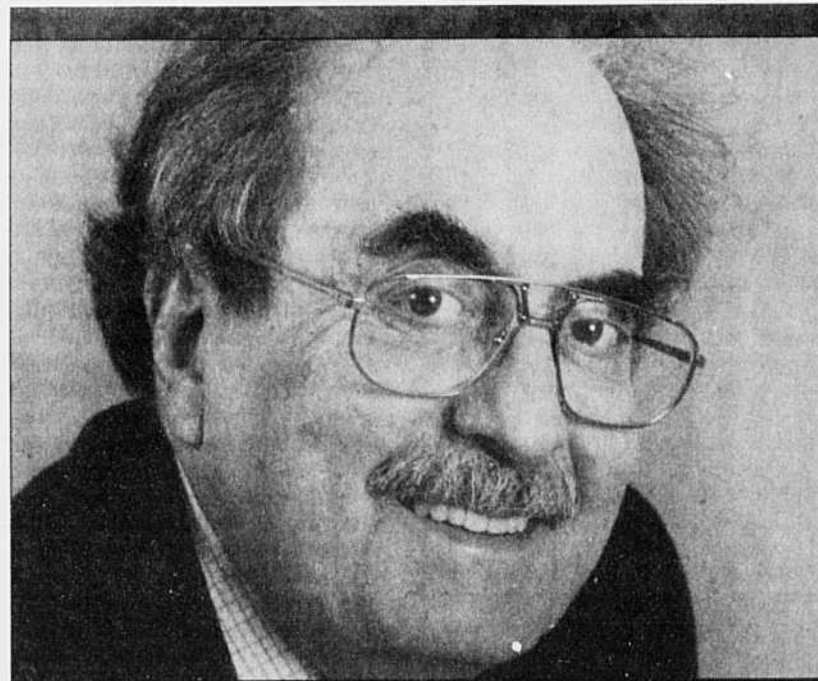
LAISSÉ COURIR TA PLUME...

Lettres de Jacques Ferron à ses sœurs, 1933-1945
Édition préparée

Troisième titre de la collection «Cahiers Jacques-Ferron», qui vise à une édition critique du Fonds Jacques-Ferron conservé à la Bibliothèque nationale du Québec, ce recueil regroupe les lettres de l'auteur à ses trois sœurs: Madeleine, Marcelle et Thérèse. Ces missives de jeunesse, écrites entre 1933 et 1945, étaient demeurées pour l'essentiel inédites. Tantôt destinées aux trois sœurs, tantôt écrites individuellement à chacune d'entre elles, elles sont l'œuvre d'un jeune homme en formation. Ferron, en frère aîné sérieux, prodigue à ses sœurs ses conseils, supervise leurs rencontres et leurs lectures. Tendres et parfois ironiques, ces écrits de jeunesse portent déjà le sceau de l'écrivain en devenir dont on découvre, par la bande, le cheminement et l'apprentissage littéraire. Il y a, entre autres, cette jolie lettre du 22 février 1937 dans laquelle Ferron fait parler son «écriture», fâchée par la critique qu'a faite d'elle Madeleine. Touchant!

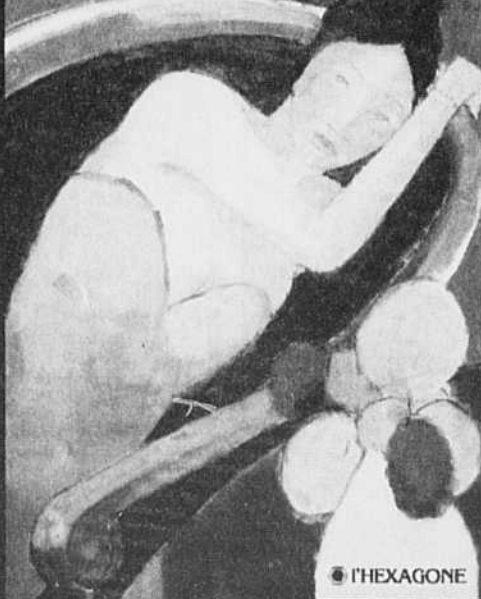
Marie Claude Mirandette

Mon
Malaussène
est en folio



NAÏM KATTAN

Naïm Kattan
L'amour reconnu
Roman

roman
19,95 \$

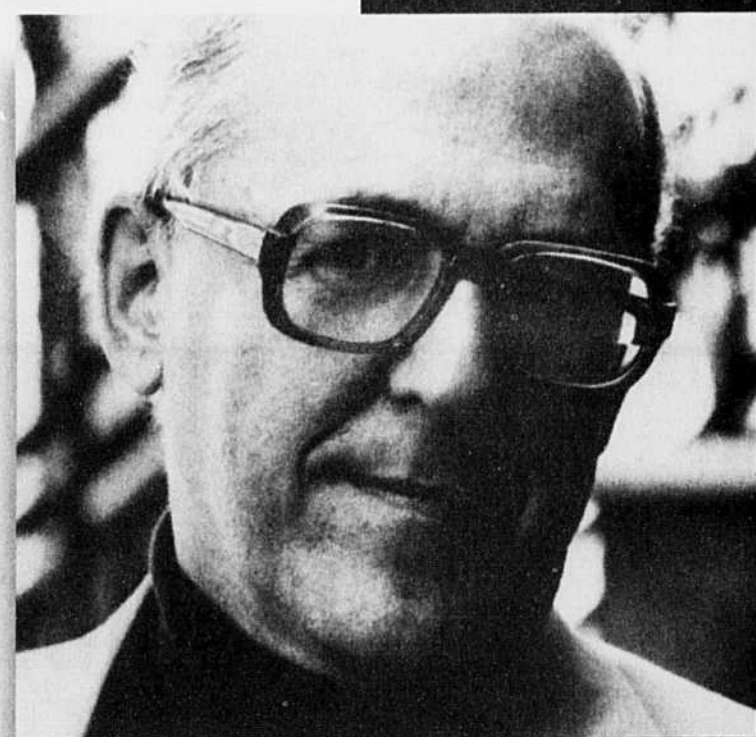
Un chant d'amour
qui séduit par sa sensualité.



I'HEXAGONE

www.edhexagone.com

La passion de la littérature



200 PAGES • 19,95 \$

Gilles
MARCOTTE
La Mort
de Duplessis
et autres récits

Une prose
d'une
sobriété,
d'une
discretion,
d'une
justesse
parfaite.

Découvrir l'inconnu
logé en soi-même ;
se retrouver soi-même dans
l'inconnu que l'on
croise : tels sont les
deux mouvements —
mais n'est-ce pas le
même, au fond ? —
qui traversent tout
ce livre.

Boréal
Qui m'aime me lise.

RAYMOND CLOUTIER

Le beau milieu

Chronique d'une diatribe

RAYMOND CLOUTIER

LE BEAU MILIEU

Chronique d'une diatribe

Propos sur la diffusion du théâtre au centre-ville de Montréal et chronique des réactions du milieu et des médias

«Le pire n'est pas là. Il est dans ce sentiment que tout a été essayé, que l'élargissement du public est une illusion, que le souci de démocratisation de la culture entraîne nécessairement, comme le vent le cliqué, un nivellement par le bas.»

- Lise Bissonnette, en préface.

LANCÔT ÉDITEUR

LIVRES

L E T T R E S Q U É B É C O I S E S

Van Gogh est heureux!

Récrire la petite histoire de l'art

LA SURVIE
DE VINCENT VAN GOGHJean Pelchat
XYZ éditeur, 1999

DAVID HINCE

Que serait-il arrivé si Napoléon avait remporté la victoire à Waterloo? Et si, par un hasard toujours possible, la pomme était tombée à côté de Newton? Qu'aurions-nous fait d'un John F. Kennedy continuant sans heurts sa tournée des boulevards de Dallas ce matin de 1963? La vie ordinaire aurait poursuivi son cours, me direz-vous, mais non sans en ressortir profondément transformée, pour ne pas dire inimaginable... Néanmoins, une remarque s'impose: pourquoi s'attarderait-on seulement sur les hauts faits de l'histoire politique ou scientifique?

En effet, si certains historiens ou écrivains (la plupart venant du domaine anglo-saxon, surtout de la science-fiction) ont déployé toute leur adresse afin de proposer une Histoire virtuelle qui soit la plus crédible possible, il y en a peu ou prou, à mon humble connaissance, à avoir tenté l'expérience sur la vie d'artistes célèbres. Passionné des arts visuels et œuvrant lui-même dans le domaine, Jean Pelchat vient combler cette lacune par la publication de son troisième ouvrage, un court roman au titre énigmatique et accrocheur. Comme ce dernier l'indique, l'idée de départ — ce que les spécialistes conviendront d'appeler le point de divergence dans le fil de l'Histoire — n'est décidément pas banale: et si Van Gogh n'avait pas commis de suicide, s'il avait survécu?

L'auteur semble avoir compris que, pour mener à bien pareille «biographie fictive», tout en suivant les règles implicites propres au genre, deux ingrédients s'imposent: une intervention sur l'Histoire qui soit, au départ, plausible (en guise de *deus ex machina*...) et aussi de très bonnes notions sur la période historique visée. Tout est affaire de vraisemblance, surtout lorsqu'il s'agit de «reconstituer» des événements qui ne se sont jamais produits et, en ce sens, Jean Pelchat réussit parfaitement à rendre l'époque de la fin du siècle dernier, les modes de vie et les réflexions artistiques qui y avaient cours.

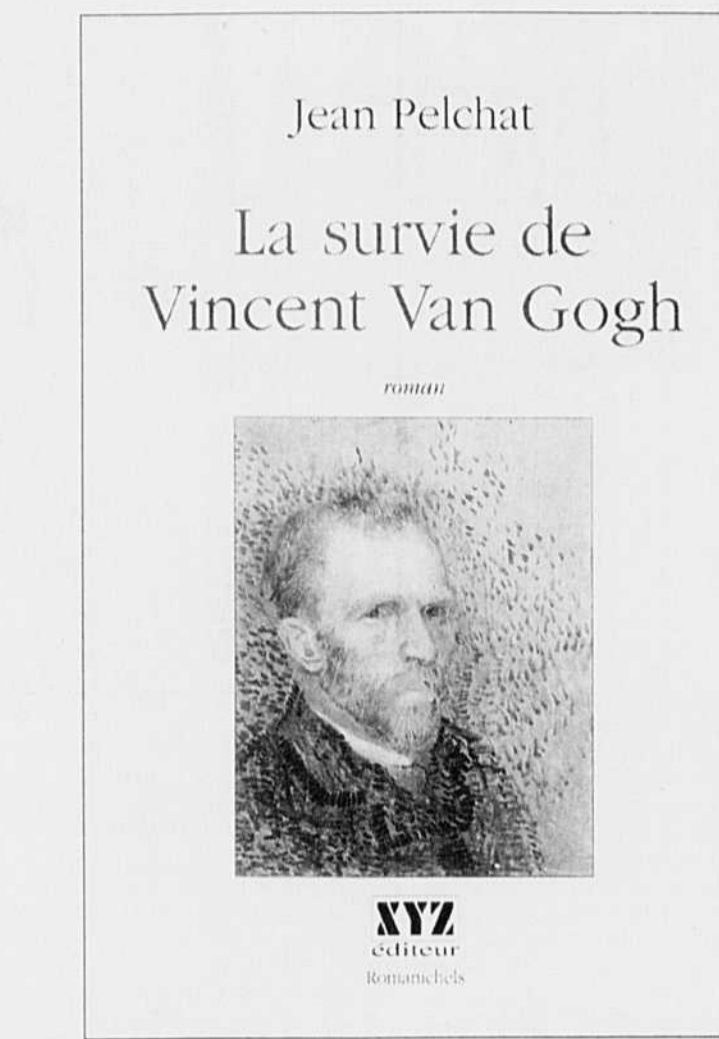
Va, donc, pour le réalisme et la vraisemblance historique.

Détour vers le passé

Là où l'auteur n'a pas pu, semble-t-il, s'empêcher de mêler les genres, allant jusqu'à frayer avec la science-fiction, c'est dans l'intervention initiale du personnage narrateur, un homme vivant à notre époque, féru de tableaux et d'histoire de l'art, et qui réalise son rêve d'assister au suicide du peintre grâce à un voyage organisé par une agence de voyages très particulière. Fort heureusement, le récit, construit avec l'économie caractéristique des nouvelles et dont l'auteur s'est fait une spécialité depuis les dernières années, passe sous silence ce périple à rebours dans le temps. Escamotant ainsi un développement vers le roman d'anticipation, la narration n'en conserve pas moins quelques-unes de ses potentialités, notamment celle de pouvoir faire témoigner le voyageur, une fois de retour, des bouleversements qu'il a provoqués, un peu malgré lui, dans l'histoire de la peinture et de celle du symbole Van Gogh.

En s'immisçant dans la vie du peintre à un moment si critique, notre visiteur moderne contrevient aux règles les plus élémentaires du voyage dans le temps: «passer inaperçu, garder [ses] distances». Van Gogh prend soudain conscience du voyeur et interrompt le geste fatidique, intrigué. Le narrateur se présente alors comme un collectionneur envoyé par Théo, le fameux frère et agent du peintre, et obtient de celui-ci qu'il fasse son portrait. Une fois rentrés à l'auberge, le maître mène à bien cette commande inespérée et nos deux compères étirent ensuite la nuit dans les conversations sur l'art, la fumée et les effluves d'absinthe. Au petit matin, pour prévenir toute récurrence morbide chez le peintre à l'oreille coupée, le voyageur substitue au pistolet une somme d'argent, assez considérable pour l'époque. Van Gogh vivra. Comment?

C'est le fil de cette nouvelle existence que tentera de reconstituer le narrateur. Car le peintre de la modernité, paradoxalement rayé des livres d'histoire de l'art, échappera à la gloire et au mythe du peintre maudit, de l'inconnu génial et suicidé. La problématique de l'histoire virtuelle, laquelle parsemait



déjà les répliques du précédent roman de Pelchat, *Suspension* (L'instant même, 1995), sous une forme cependant plus théorique, débouche enfin ici sur une démonstration convaincante et ludique. Delaisant donc une écriture romanesque alourdie par des thèses inverses sur l'art et l'histoire, les personnages n'expriment plus platement leur fascination pour les apories du détournement historique, ils y sont littéralement partie prenante.

Cézanne et Picasso

La mort ayant cessé de le hanter, Van Gogh prendra du mieux et montera en compagnie de son frère une petite affaire sur le marché de l'art. Ses toiles se vendront bien et, n'eût été du

drame qui frappera la famille de Théo, notre artiste aurait aussi bien pu devenir un homme d'affaires accompli. Le sort le conduira ensuite à des rencontres inédites, voire drolatiques, avec d'autres peintres, dont Cézanne, qui mettra Van Gogh au désarroi, et plus tard Picasso, alors jeune peintre sur les voies de la célébrité et avec lequel Van Gogh se livra à un duel plus mémorable encore que sa querelle avec Gauguin. Il faut lire aussi ce chapitre où est peinte de façon très cocasse la rencontre de Van Gogh avec les artistes turbulents qui fréquentent le café du Lapin agile, entre autres Max Jacob, Alfred Jarry et Picasso. Une vraie pièce d'anthologie... fictive!

On le voit bien, Jean Pelchat s'amuse ferme de ces entorses à la postérité et le plaisir se communique peu à peu au lecteur, piqué dans son désir «biographique». Dans l'ensemble, cependant, le roman le laissera quelque peu sur sa faim. Le récit s'apparentant plus par certains moments à l'exercice de style (à défaut de pouvoir pousser l'idée de départ jusque dans ses moindres retranchements), on en retire l'impression d'une histoire fragmentaire, morcelée entre les moments marquants des annales artistiques. Voilà Van Gogh en homme d'affaires heureux, le voici en compagnie de Cézanne, le voilà encore avec les jeunes fauvistes ou futurs cubistes...

Épinglé sur les cartes postales de l'histoire de l'art, notre peintre survivant se profile, pourrions-nous dire, à travers la lunette de notre condition postmoderne de l'Histoire. Habile dans le pastiche, l'auteur nous surprendra souvent, songeurs devant une «fausse» lettre adressée à Théo ou devant la description du portrait qui aura changé la vie du Hollandais. Celui-ci, mettant en scène sur deux plans le visiteur du futur et l'autoportrait célèbre de Van Gogh, peut se lire comme un véritable clin d'œil aux théories de la représentation, un pied-de-nez à l'histoire de l'art. Donc, si ce dernier cru de Jean Pelchat apparaît sans contredit comme son roman le plus accessible aux non-initiés de l'art, il n'en demeurera pas moins plus stimulant sur le plan intellectuel que sur celui de la fiction comme telle. Que serait-il arrivé si l'auteur avait choisi de nous raconter le suicide de Monet?

davidhince@iname.com

LA CHRONIQUE

L'absent étrangement présent

J'écrivais. Je ne voulais pas écrire, je voulais vivre. Mais j'écrivais. Je voulais vivre, mais je ne savais pas ce que ça voulait dire, au juste, vivre. J'imaginai de stupéfiants accomplissements, une rencontre exceptionnelle entre mon corps et mon destin. Je me pressentais bourré d'adresse et de courage et aussitôt chutais dans le même sentier, ou mes pas d'hier étaient toujours dessinés sur le sable. Je désirais m'échapper, me fuir, m'abandonner au pied des marches et me retrouver en plein cœur d'une belle bataille, que j'étais sûr de gagner. Me fallait-il satisfaire l'appétit effrayant que j'avais pour l'indiscernable, l'utopique, le fluctuant? Le réel incertain me jouait des tours.

J'étais incertain aussi, nous étions d'égal à égal, nous ne nous rencontrions que pour la durée d'un songe, ou je n'étais pas seul maître après Dieu. J'écrivais: faute de corps perdu, à cœur troué, la tête folle et les jambes en guenilles. J'écrivais en anonyme, en clandestin, en inconnu, en absent étrangement présent. Absent qui voulait vivre, s'efforçait d'exister et se découvrait moins véridique, moins avéré que ceux et celles qui vivaient

pleinement sur ses pages. J'écrivais pour donner le soupçon que je vivais, que je savais vivre, tout au moins que je savais ce que ce serait que de vivre si je vivais vraiment. Alors j'écrivais furieux, exalté, visionnaire. Je ne me souciais plus de signification de sens, de vraisemblance ni même de vérité: j'écrivais enragé délirant, épouvanté, transporté. J'écrivais le trouble, l'injuste, l'immerité. J'écrivais en aliéné, en fou à lier, en incarcéré qu'on va pendre à l'aube. Et puis j'oubliais mes pages furibondes, pour tenter de vivre un peu.



Robert Lalonde

Écrire à
corps perdu,
à cœur
troué,
la tête folle
et les jambes
en guenilles

Je n'apprenais pas à écrire, je m'habituais à ma folie, à mon vice, à ma passion, à mon imperfection, heureuse par grands coups, malheureuse par grands coups. Je ne voulais pas de mes éblouissements et de mes misères: j'écrivais involontairement, accidentellement, convulsivement, inconsciemment. J'écrivais à cœur troué, la tête folle et les jambes en guenilles. J'écrivais en anonyme, en clandestin, en inconnu, en absent étrangement présent. Absent qui voulait vivre, s'efforçait d'exister et se découvrait moins véridique, moins avéré que ceux et celles qui vivaient

Frénésie

J'étais mystérieusement défâché, j'étais dans l'improbable jour le jour, j'étais vacant, ballant, mou, oscillant, inattaquable, quasiment serene. Je priais, mangeais, étudiais un peu, jouais au ballon, j'aisais avec les amis, en apparence un vivant bien ordinaire, et alors j'étais à peu près content de faire si facilement illusion. Mais mon acalmie ne durait pas longtemps: ma frénésie me reprenait, enthousiasmée par ce qu'écrivaient les autres, les plus fous que moi, les plus braves, les plus téméraires. Je recopiais des phrases superbes, des phrases terribles, des phrases incendiaires, des phrases explosives, et voilà que j'écrivais comme si je vivais, que je vivais en écrivant, que commençait la vraie vie, et alors j'oubliais que je ne vivais pas. J'étais alors surabondamment vivant, une force de la nature, un phénomène de foire, un prodige inexplicable et tourbillonnant, un astre en fusion, une comète filante. Il me semblait qu'une aurore m'encerclait la face, comme l'apôtre au matin de la Pentecôte. Il y avait transsubstantiation, j'écrivais divinement, j'étais inspiré. J'avais tant attendu ce jaillissement, cette éruption, que je barolais, peinturlurais, barbouillais le papier, la paume tachée d'encre, comme se zèbre de sang la main du stigmatisé.

Je n'osais pas me relire, de peur de n'apercevoir que des pattes de mouche dans une mare de sang, que les reliefs d'une espèce de festin d'ogre, éparpillés sur la page. J'avais écrit et, contrairement à Yahvé, je ne voyais pas si tout cela était bon. La fulgurance était passée et je recommençais à faire semblant de vivre. J'étais dieu déchu, ange aux ailes coupées, héros le nez dans la poussière. Retourné chez les vivants, je ne concevais plus mon illumination, j'avais perdu le souffle, je ne possédais plus la grâce, je redevais coutumier, impersonnel, oubliable.

Ni Dieu ni le Diable ne venaient à mon secours, quelque ferventes que fussent mes supplications. J'étais tout seul à souffler sur mon tison puis à le voir s'éteindre, tout seul à battre le fer pendant qu'il était chaud et ensuite à le tourner dans ma paume, avec une sorte de joie suffoquée, aperçue de personne.

Toi, qui m'écris que tu veux écrire, j'ai bien envie de te demander si tu soupçonnes jusqu'où il te faudra te perdre de vue, t'oublier, te méconnaître, t'échapper, t'obscurcir et t'éblouir, jusqu'où tu devras l'avancer, en ignorant que tu marches dans le bois du loup. Jusqu'où tu es prêt à accepter de n'être tantôt qu'un demi-vivant, tantôt qu'une boule de feu qui traverse tes alentours. Et ne me dis pas que je suis fatigué, atrabilaire et démoralisant: je te demanderai aussi jusqu'où tu es prêt à subir une allégresse sabbatique, insensée, aussi intransmissible que l'est ton amour, pour qui passe son chemin sans même t'apercevoir...

Grand concours de JOURNALISME LE DEVOIR 1999

VOUS QUE LE JOURNALISME INTÉRESSE ET QUI ÊTES INSCRIT À TEMPS COMPLET DANS UN CÉGEP OU UN COLLÈGE DU QUÉBEC, VOILÀ UNE OCCASION D'AGIR.

Pour saisir cette chance de mesurer vos aptitudes et - qui sait? - de faire vos débuts dans un grand journal, il s'agit de rédiger un article critique d'au moins 700 mots, sur une manifestation sociale ou culturelle d'ici: rassemblement populaire, événement sportif, film, livre, pièce de théâtre, ou autres.

À retenir:

- Votre participation à ce concours peut s'insérer dans le cadre de vos cours.
- La date limite des envois de textes au journal **Le Devoir** est le 19 mars 1999.
- La remise des prix aura lieu en mai 1999.

À gagner:

- 1^{er} prix:** Une bourse d'études de 2 000\$ ainsi qu'un voyage et séjour de découverte conviviale de la France (condition d'admissibilité, avoir 18 ans et plus).
- 2^e prix:** Une bourse d'études de 2 000\$
- 3^e prix:** Une bourse d'études de 1 000\$

Des prix de participation, tels des logiciels et des abonnements au **Devoir** et à la revue **Forces**, seront aussi attribués par tirage.

LA FONDATION DU
DEVOIR

Votre professeur de français vous en dira davantage sur les modalités de participation.

CONSULAT GENERAL
DE FRANCE À QUÉBEC

Société d'édition

FORCES

DIFFUSION
MULTIMÉDIALibrairie
GALLIMARD

«Québec: une autre POÉSIE de langue française»

Lectures croisées de:

José ACQUELIN
Martine AUDET
Paul BÉLANGER
Claudine BERTRAND
David CANTIN
Francis CATALANO
Carle COPPENS

Carole DAVID
Hélène DORION
Guy DUCHARME
Louise DUPRÉ
Corinne LAROCHELLE
Bertrand LAVERDURE
Marc VAILLANCOURT

Présentées par David CANTIN et Henri DELUY,
à l'occasion de la parution du numéro 153-154
d'«Action Poétique».

Le dimanche 28 février à 15 h
Librairie GALLIMARD
3700, boul. Saint-Laurent Téléphone: 499-2012

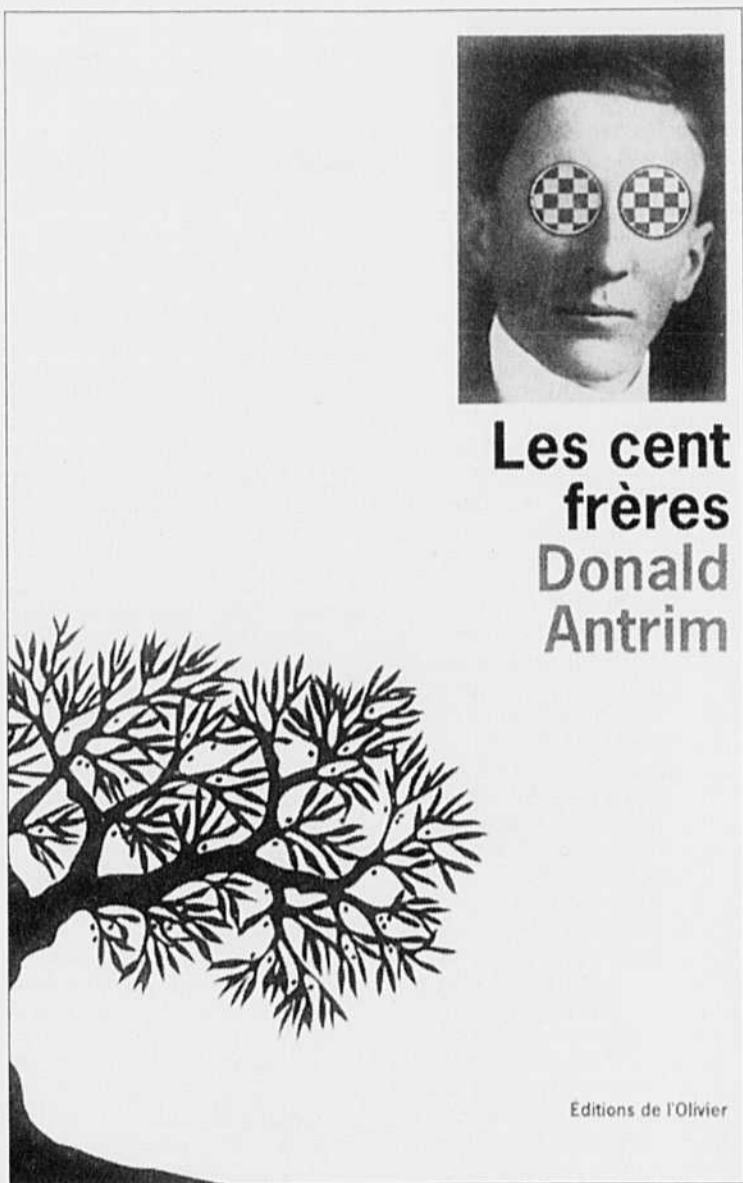
LIVRES

LE FEUILLETON

Famille, je vous hais...

LES CENT FRÈRES

Donald Antrim
Traduction de l'américain
par Robert Pépin
Éditions de l'Olivier
Paris, 1999, 204 pages



Les cent frères
Donald Antrim

Éditions de l'Olivier

Qui est ce Donald Antrim dont on dit, en quatrième de couverture, qu'il est un ancien élève d'Angela Carter (Brown University) et l'un des «jeunes écrivains américains les plus brillants de la décennie»? Pour tout dire, je n'en sais rien, sinon qu'il a 38 ans, qu'il a fait paraître en 1993 un roman dont on n'a pas encore la traduction en français, *Elect Mr. Robinson for a better world*, où il raconte l'histoire des habitants d'une banlieue des Tropiques qui basculent dans le terrorisme urbain et transforment leur propre ville en chaos, et qu'il a aussi publié *The Verificationist*, encore en attente de traduction. Nous avons donc, avec *Les Cent*



Jean-Pierre Denis

Quel vaste foutoir baroque que ce roman

Frères, son premier roman en français qui, nous dit-on, fait partie d'une trilogie. Antrim semble en tout cas avoir de la suite dans les idées et, surtout, un sens très précis de l'anarchie qui gouverne les relations humaines. Certes, on ne se retrouve pas, avec *Les Cent Frères*, dans une jungle urbaine qui verse dans le chaos, mais bien dans un lieu clos, une bibliothèque familiale décrépite, où règne un chaos tout aussi grand et, sans doute, encore plus surréaliste. En effet, quel vaste foutoir baroque que ce roman! Et combien éclat! Quelle cruelle et absurde parodie des relations humaines, prenant pour cadre une famille qui comprend cent frères, «tous nés le 23 mai, soit le même jour, mais à des heures différentes et en des années diverses», et qui se réunissent chaque année pour commémorer la mort du Père, dont à peu près plus personne ne se souvient.

Une comédie? Une tragédie? Plutôt une tragédie qui ressemble à un match de foot irlandais sur le terrain détrempe d'une bibliothèque en ruine et dont les lustres, se balançant sur leur câbles incertains, n'arrêtent pas de s'éteindre et de se rallumer, où le vent et la neige s'infiltrent par les fenêtres pour former des tas, où le vent souffle sans que l'âtre ne parvienne à réchauffer l'atmosphère, où les murs sont tapissés de silhouettes tordues d'animaux et d'oiseaux, où les chauves-souris volent en tous sens, poursuivies par les jumeaux qui sautent par-dessus les tables avec leur raquette de tennis, où les fissures se multiplient, les plâtres du plafond tombent en lambeaux, où l'image du Père, dans ces ombres qui sillonnent et agitent le plafond, surgit, déformée, pour parler au narrateur ou lui reprocher des choses, bref, une grande hallucination collective partagée par des frères qui n'ont en commun que leur rassemblement en un même lieu et un même temps (le récit se déroule sur une douzaine d'heures). Un fracas que tout cela? Disons plutôt une allégorie surréaliste qui, sans nous convaincre entièrement par la forme, nous donne cependant beaucoup à réfléchir.

La généalogie en ruines

On connaît la complexité des généalogies, mais on oublie souvent à quel point elles forgent l'histoire des familles, y déposant un «ensemble de blessures psychologiques transmises à travers les âges à toute la descendance». Le narrateur, Doug, est passionné de généalogie et voudrait bien faire partager sa passion à ses frères. Mais, à l'évidence, il n'y parvient pas. «Hé, Doug! Essaies toujours de comprendre d'où on vient tous? — La généalogie est l'histoire indigène du moi, renvoyai-je à ce crétin, en passant.» Peut-être tout simplement parce que ce genre d'histoire n'intéresse plus personne aujourd'hui.

L'arbre de la connaissance (de soi, des siens) ressemble peut-être à cet arbre chétif et dénudé qui se meurt dans le jardin attendant à la bibliothèque — jardin lui-même laissé à l'abandon depuis longtemps et qu'oc-

cupent, dans le roman, des sans-abri logés dans des tentes et qui se réchauffent aux feux des poubelles. Malgré que le narrateur voie dans la bibliothèque rouge «une sorte de zone d'angoisses interpersonnelles rebelles à toute règle» où s'affrontent les classiques rivalités d'enfants, force lui est d'admettre qu'il est quand même mieux là que dehors. «Les familles nombreuses ressemblent beaucoup à de petites communautés. On y existe par rapport aux autres. On apprend à respecter, du moins à tolérer les façons de vivre d'autrui, et encore à s'abstenir, autant que possible, de s'imposer et de devenir casse-pieds. Sans cela, tout devient lamentable», réfléchit-il.

En effet, tout ne tourne pas parfaitement rond dans cette famille où la moitié des enfants souffrent d'une affection quelconque. Alcoolisme, troubles nerveux, paranoïa, phobies, obsessions sexuelles, haine latente... «J'aime mes frères et déteste leurs sales gueules. «Moi! Moi!»: voilà ce que toutes nos voix semblent crier [...]. J'aime mes frères et je les hais.» Rien qui ne soit à l'image plus générale de la communauté des hommes et des sociétés. Un brouhaha où toutes les voix se mêlent et s'enfouissent les unes les autres.

Un rituel sacrificiel tribal

Ce roman correspond assez bien à l'esprit du temps. N'y cherchez pas un récit ordonné, avec une ligne directrice, la construction de personnages qui se dévoilent progressivement, l'expression forte d'une idée ou d'une vision du monde. Tout y est en éclats, vu sous des angles déconcertants (on est souvent au niveau du plancher), traversé par des digressions ou des descriptions anodines, quand elles ne sont pas absurdes, des poursuites ou des ruées aussi folles qu'inraisonnables...

En fait, nous sommes devant une vaste fresque allégorique où la moindre des actions peut être vue comme la manifestation inconsciente d'un désir, l'expression d'une frustration qui a pour origine d'anciennes et

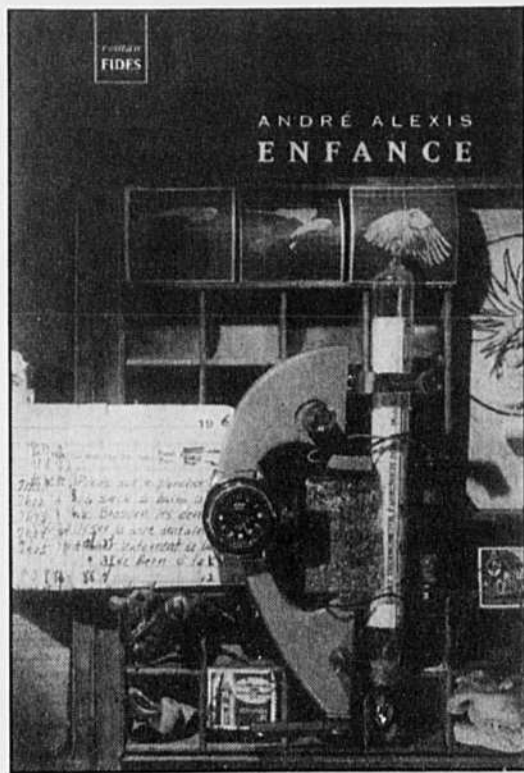
insoupçonnées blessures. Par exemple, à un moment, Doug va se retrouver par terre en train d'agripper la chaussure du patriarche de la famille, Hiram, 93 ans, qui vient de se montrer autoritaire avec lui. «Comme il était relaxant de gésir ainsi sur ce plancher! [...] Des convois de pieds fraternels passaient en tous sens [...]». Sur l'oreiller de cette chaussure, à humer l'odeur de son cuir, je me sentis ramené à un temps trop lointain pour que je me rappelle avec précision [...]. Son rêve doucereux se prolongeant un peu trop au gré du vieillard, il reçoit alors un coup de pied au visage, ne desserrant enfin son étreinte que lorsqu'un autre de ses frères lui offre à boire. «Serait-ce aller trop loin que de dire que c'était cela que j'attendais depuis la tombée de la nuit? Tâter la flasque de mon frère!»

C'est absurde à souhait et il faut bien sûr lire ce passage comme une sorte d'échappée onirique vers le passé. De même avec la poursuite finale qui voit notre narrateur, à moitié nu, poursuivi par la meute de ses frères alors qu'il a endossé un masque africain afin d'incarner le «roi du maïs» et qui finit par accomplir une sorte de danse rituelle au beau milieu de la bibliothèque où l'image du Père (les ombres dansantes du plafond) lui tombe en morceaux sur la tête dans un immense gâchis de plâtres et de poussières. Ces deux scènes sont aussi déli-rantes qu'elles sont réussies.

Elles nous posent aussi cette question, amenée par le narrateur: comme l'homme moderne a perdu tout contact avec les rites anciens de la mort et de la régénération, ne lui faut-il pas parfois, en prenant de l'alcool et en revêtant le costume et le masque adéquats, renouer «avec les caractéristiques premières de soi et rejouer, sous une forme rituelle, les célébrations à combien essentielles du sacrifice et de l'abaissement»? N'est-ce pas là le sens profond des réunions familiales? Faire couler le sang d'autrui pour se sentir mieux en général?

denisjp@mlink.net

DES LIVRES ET DES IDÉES



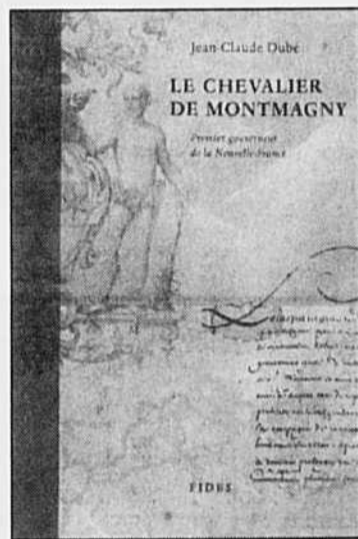
21,95 \$

Le roman d'André Alexis est à la fois une histoire «naturelle» et un chapelet d'énigmes dont l'écriture dépouillée, presque blanche, est tout à fait réussie.

Robert Chartrand, *Le Devoir*

On se surprend, en refermant le livre, à se demander si, effectivement, on hérite de nos parents jusqu'à leur difficulté d'aimer.

Jean Fugère, *Le Journal de Montréal*



Le destin tout à fait extraordinaire du premier gouverneur de la Nouvelle-France.

29,95 \$



La biographie d'un des premiers mystiques de la Nouvelle-France, aussi chef de file des ethnologues de la Huronie.

9,95 \$

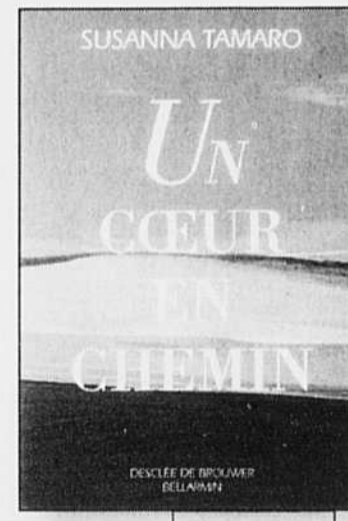


Jetant sur l'œuvre hégélienne un regard admiratif, amoureux même, l'auteur parvient à créer une œuvre au sens fort du terme.

Louis Cornellier, *Le Devoir*

Sous la simplicité apparente des mots, l'auteur de *Va où ton cœur te porte* nous offre un profond cheminement spirituel.

29,95 \$



24,95 \$



Un itinéraire exceptionnel au cœur des collections du Musée de la civilisation.

27,95 \$



Une relecture de l'œuvre de Étlier-Blais qui suit l'évolution de l'institution littéraire québécoise des trente dernières années.

29,95 \$

FIDES
En vente chez votre libraire

LIBER



Gilles Carle
la nature d'un cinéaste

Gilles Carle

la nature d'un cinéaste

La nature d'un cinéaste



LIBER

246 pages, 25 dollars

Commandez vos livres chez Renaud-Bray

Nous expédions partout au Québec poste ou messagerie

Montréal : 342-2815

Extérieur : 1-888-746-2283

E-mail : sad@renaud-bray.com

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Paris, fin de siècle

ANDRÉ GIDE, OU LA VOCATION DU BONHEUR

Tome 1: 1869-1911
Claude Martin
Fayard, Paris, 1998, 699 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

«Je suis un être de dialogue; tout en moi combat et se contredit.» Celui qui parle signe en ces termes sa révolte pacifiée, dans *Si le grain ne meurt*, en 1926. A 57 ans, il se regarde, rétrospectivement, déraciné, soumis intérieurement à des forces de dispersion qui l'ont poussé à voyager et à entretenir en soi-même un dialogue avec l'autre, cet étranger qui porte les noms de Ménélaque, Aïssa, Lafcadio...

C'est bien sûr de Gide qu'il s'agit, «l'homme aux sincérités successives», comme l'écrit son plus récent biographe, Claude Martin. On croyait tout savoir sur le maître de l'inquiétude, sur sa conception de la ferveur et de la disponibilité. N'a-t-il pas scandé ces mots clés de son œuvre jusqu'aux limites de l'inconfort et du scandale? «Pour être devenue l'un des poncifs de l'entre-deux-guerres [...] l'inquiétude n'en demeure pas moins un moment essentiel dans l'histoire de l'esprit occidental», rappelle le biographe. C'est pourquoi, même après 450 ouvrages (en diverses langues) qui lui ont été consacrés, on peut y revenir.

On se souvient de la biographie *André Gide le messager* (Le Seuil, 1997) du journaliste Pierre Lepape, un ouvrage intelligent et plein de vie, conçu selon les facettes chronologiques de la figure gidiennne. Claude Martin, pour sa part,



André Gide à Biskra, au printemps 1896.

est un éminent spécialiste de Gide: il a édité une partie des 25 000 lettres de sa correspondance et publié plusieurs ouvrages qui font autorité. S'il se démarque de son devancier, c'est par l'étendue de sa documentation et par son ambition d'exhaustivité: son entreprise se veut «totalisante», linéaire, s'efforçant de «ne jamais dissocier la vie, les gestes, les propos, les écrits, les relations conscientes ou inconscientes avec les êtres et les choses». Impossible de ne pas trouver là une somme incontournable.

Habiter le bonheur

L'œuvre de Gide est monumentale.

À tel point qu'il n'en existe aucune édition fiable et complète. N'est-ce pas un comble? «Il en existe plusieurs au Japon, et une, excellente, avec introductions et notes en cours de publication en Allemagne», s'accorde-t-il à dire les spécialistes. La Pleiade publiera deux nouveaux volumes en 1999, nouvelle étape de cette odyssée. Les biographes suivent les progrès de cette aventure éditoriale, toujours plus fine et savante, donc plus près de l'homme.

Pourtant, Gide n'est plus actuel, constate Claude Martin: «Il semble qu'on n'ait plus besoin de lui», admet-il sous le poids de sa propre entreprise.

Mais il se ravise, soudainement ranimé par sa passion pour Gide: inactuel, dit-il, à moins qu'on ne sache resituer ses luttes «pour retrouver, en deçà de l'anecdote naturellement révolue, leur dynamisme originel». A ce principe de vie «moteur, actif et, pour ainsi dire, euphorisant», le biographe s'attache sur plus de six cents pages et nous en promet encore autant.

C'est dans cette vocation du bonheur que Gide a puisé sa force, son intelligence et son goût de l'offensive. La thèse est séduisante parce que, loin d'encarter Gide dans les faits de sa vie, elle propose avec évidence une explication simple à sa personnalité comme à son existence. S'il a souffert, nous montre-t-on, il est toujours passé à l'offensive pour se persuader que le bonheur est là. Dans ce combat, l'œuvre est également là.

Influencer le monde

Lire Claude Martin procure une sensation vertigineuse. Tous les détails actuellement disponibles dans les documents, témoignages et récits se trouvent compilés dans ce premier volume. Or ces précisions s'avèrent utiles. Elles corrigent l'image romanesque que les biographies précédentes, hâtives au regard de celle-ci, ont construite, faute de bien cerner la logique des faits.

Un Gide plus accessible en naît-il? On ne s'est jamais approché de lui avec autant de soin. Même sans révélations, cet ouvrage, construit sur une mine de citations, se rapproche de l'autobiographie idéale, celle où un écrivain dirait toute la vérité, rien que la vérité sur lui-même. Est-il alors si étonnant que ses proches, nombreux à témoigner, paraissent moins intimes avec Gide que ne l'est Claude Martin? L'histoire des idées paraît à refaire. Les faits y sont consignés pour parler d'eux-mêmes.

Cette bible des études gidiennes offre donc une forêt de pistes pour retracer «l'influenceur», ces mille choix de la vie qui constituent non seulement l'expérience, mais la somme des actes grâce auxquels le réel se construit jusqu'à nous. L'apport le plus significatif de Claude Martin est cette intelligence à poser une double question: «lire Gide aujourd'hui — où le trouver, où le saisir?» et d'y répondre en montrant comment, à chaque direction qui s'offrirait devant lui, Gide s'y engagea ou fit en sorte d'y engager d'autres personnes pour lui et, même plus, qu'imaginant l'expérience, il permit des retombées aujourd'hui innombrables. Pour voir si grand, il fallait non seulement une volonté, mais une véritable vocation, appliquée sans failles. C'est cela, le bonheur de Gide.

Sous les projecteurs de l'actualité

Les éditions Stock publient d'un coup trois ouvrages de Zola inaccessibles dans des collections courantes. Dans l'ordre, *Lourdes*, *Rome*, *Paris*. Zola n'a pas encore terminé son cycle des Rougon-Macquart, mais il voyage avec un œil de reporter et de journaliste à l'affût des mœurs et de la politique de son temps. Il conçoit alors une trilogie romanesque; c'est le spécialiste de Zola, Henri Mitterand, qui l'édite et la présente ici.

Pourquoi *Lourdes*, la ville des miracles, chez ce fervent défenseur du naturalisme, qui milita pour «un ardent besoin de vérité» et proclama que «tout le siècle va à la vérité, d'une marche lente et irrésistible»? L'actualité déjouait Zola puisqu'une jeune paysanne, Bernadette Soubirous, y attirait une foule de pèlerins en demande d'apparitions et de guérisons depuis vingt ans.

Le voyageur y voit rapidement «une énorme spéculation montée». Il va surtout, multipliant les témoignages, l'enquête le poussant dans une véritable histoire des mentalités. Dans la foulée de cette réflexion sur le mysticisme, il écrit *Rome*, berceau du catholicisme, qu'il habite par un roman transformé en encyclopédie romaine.

À Paris, le port d'attache, il reforme son épopée historique et urbaine. Il y situe son utopie socialiste, bien ancrée face aux scandales de la fin de siècle et aux attentats anarchistes. *Paris* paraît en pleine affaire Dreyfus (1898), un mois après son célèbre «l'accuse...!». Les personnages témoins de Zola, encadrés par trois villes, préparent le regard critique et la pensée libre d'un grand narrateur, Marcel... Proust, contemporain d'André Gide.

LOURDES

ROME

PARIS

Émile Zola
Stock, Paris, 1998, 454, 566 et 467 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Politique-fiction

Thriller sur fond d'indépendance

TROIS JOURS EN JUIN

Steven Gambier
Libre expression
Montréal, 1998, 355 pages

JEAN CHARTIER
LE DEVOIR

La souveraineté a trouvé son John Le Carré. Il se nomme Steven Gambier, un pseudonyme pour l'auteur d'un roman non politiquement correct.

Le roman raconte les trois jours qui précèdent la déclaration de souveraineté du Québec en imaginant le scénario du pire, Stéphane Dion multiplié par dix, la catastrophe avec la partition à l'avenant, l'intervention de l'armée et la venue de plusieurs frégates de la Marine royale canadienne en partance de Halifax, à la nuit noire, en brouillant les ondes.

Ce roman de politique-fiction a des passages à couper le souffle sur le fleuve, très lyriques, mais l'auteur pète les plombs dans les deux derniers chapitres. À l'évidence, on a affaire à un gabier, «un marin sur les bateaux à voile», et à un gambler, un adepte de *political games* dans les départements de science politique, d'histoires abracadabrantes sur le Québec et qui s'inspirent du début de la guerre de Sécession aux États-Unis.

La citation en exergue annonce la chose. Elle est de David Collett, le ministre de la Défense, en 1994: «Un pays dont on ne considère pas qu'il mérite d'être défendu ne mérite pas d'exister.» Cela donne le ton. On sait à quoi s'attendre.

En s'inspirant de la voile, l'auteur intitule les trois parties du roman «Lames de fond», «Étale» et «Déferlantes». À vrai dire, le dernier chapitre de la première partie, «Incognito», et la deuxième partie dépassent en lyrisme ce qui vient par la suite.

Le roman commence par l'enlèvement de l'océanographe qui a conçu autrefois «l'opération Phips» dans la Marine royale, à Halifax, pour protéger la Voie maritime en cas de déclaration de souveraineté par Québec.

Cet ancien officier d'origine norvégienne est marié à une Québécoise, Justine Côté, reporter à CNN. Celle-ci a la puce à l'oreille et se voit dépêchée dans la Vieille Capitale après que son mari, Bjorn Larsen, est parti en pleine nuit pour une opération ultrasecrète menée par son ex-collègue, le fanatique John Harley.

Larsen incarne le rebelle sur la frégate du chef de l'opération. Un marin originaire de Saint-Michel-de-Bellechasse s'allie à lui dans une fuite éperdue, qui donne lieu à une scène extraordinaire dans l'archipel de l'île aux Grues.

L'auteur connaît parfaitement Halifax. Il décrit le port en ces termes: «Au début du dernier mur, le défilé s'ouvrit d'un coup sur une rade si vaste qu'on aurait dit autrefois qu'elle aurait pu contenir la flotte de l'Empire britannique tout entière.»

Le navire file dans la tempête avec l'homme de barre qui pare aux lames de travers, Jean-Louis Morrisette. Bjorn est celui qui fait face au commandant. Il défend l'idée selon laquelle, à l'origine, son plan était conçu pour protéger l'accès aux Grands Lacs par la Voie maritime, tandis que Harley a voulu l'étendre aux cas d'insurrection. L'auteur cite même le Livre blanc sur la défense de 1994: «Assurer en cas de crise la navigation commerciale.»

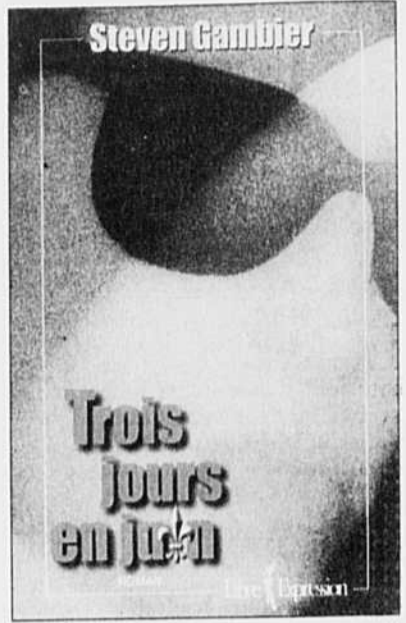
Le naufrage des pêcheurs

Le plus beau passage du livre, c'est la description de la pêche, au large d'Anticosti, à bord de la *Marie-Galante*, un petit chalutier en situation de pêche illégale, le bateau de l'Acadien Euclide Ghiasson.

L'auteur écrit: «Euclide savait par expérience que le petit chalutier avec son immense filet qui s'étirait loin au-dessous était comme un bagnard tirant son boulet. Si le cul bien rempli du chalut rencontrait sur son chemin un courant sous-marin contraire, il pourrait attirer le navire à lui.»

Gambier offre une fresque du golfe à la hauteur d'Anticosti au moment de manœuvres folles de la frégate, nommée *Ville de Québec*, qui bondit à la vitesse de 36 nœuds. Il écrit: «L'île, plus vaste que la plus petite des provinces du Canada, s'allongea comme une baleine bleue vers le fleuve Saint-Laurent comme pour en interdire l'entrée.»

Tandis que le pêcheur de Traca-



die s'entretient avec son fils, celui-ci tient la barre dans la brume. Ils discutent tous deux du choix des Québécois. «C'était là, quelque part dans le sud-ouest du Cap-des-Caps, que la Marie-Galante capeyait sous la brume, s'élevant et retombant au rythme de la houle.»

On imagine la suite dans le brouillard, l'arrivée du monstre et la fin de la barque de pêche qui apparaît devant l'énorme machine de guerre qui brouille les ondes. Cela amène l'auteur à conclure: «Il fut la première victime de ce nouveau rescapé d'une longue série de luttes et de guerres qui opposaient depuis des siècles les lys à la rose.»

Les océanographes de Mingan deviennent des prisonniers du navire de service de la principale frégate, ce qui semble un clin d'œil de l'auteur à ses amis.

Un autre chapitre décrit l'évasion de la frégate dans le passage de la Quarantaine, sur un pneumatique, en pleine nuit, avec une poursuite folle en canot à moteur, à la manière du film *French Connection 2*, mais sur l'eau en aval de l'île d'Orléans, avec les hauts fonds de l'île de la Patience et de l'île au Ruau comme pièges.

Le marin Morrissette mène la fuite sur les couloirs peu profonds du fleuve au large de Berthier-sur-Mer et il connaît une vraie fin de héros. Ce passage dans les îles du Sorcier est extraordinaire. Juste pour ce chapitre, il faut lire ce roman.

Chasse-neige contre tanks

Mais là où le politologue se lance dans des élucubrations, c'est après l'arrestation de la négociatrice en chef du Québec, Evelyn Leroy, par le SCRS. Un sous-ministre découvre la venue prochaine de blindés de Valcartier sur le promontoire de Québec et entend les bloquer avec les chasse-neige du ministère des Transports, au bas de toutes les côtes de Québec. Paysage spectaculaire pour un film. La faille de la résistance apparaîtra sous les plaines d'Abraham, par le chemin de fer souterrain emprunté par les tanks.

La fin est télescopée avec un premier ministre inspiré de l'affaire Claude Morin et une guerre de Sécession annoncée à Montréal. A vrai dire, il manque plusieurs chapitres à ce roman, une vraie fin quoi, après cette description palotée du premier ministre allié aux gens de la Défense nationale, au SCRS et aux hommes de main d'Ottawa. On se prend à penser à une nouvelle fin pour la traduction anglaise.

Concluons sur la discussion de John Harley avec Bjorn Larsen: «Tu viens précisément d'évoquer la grande illusion canadienne, à savoir que ce pays n'aime pas la guerre. Au contraire, il est friand. C'est par la guerre justement que ce pays s'est taillé une place sur le continent. D'abord en s'emparant de la Nouvelle-France par les armes, ensuite en résistant aux Américains pour conserver son indépendance. Mais ce qui est le plus significatif, c'est qu'en outre, ce pays, vois-tu, a été de toutes les guerres des autres, quel qu'ait été le continent où elle se déroulait.»

On le voit, l'auteur aime les électrochocs. Il pousse à outrance sur les scénarios politiques et jongle avec des énormités. À la fin, sur le glaciais, le consul américain parle de la naissance du dernier pays en Amérique, Panama, en 1903, et de la guerre avec la Colombie. Bref, on ne s'ennuie pas avec l'homme qui venait du froid, en l'occurrence de la brume, à l'est.

Libre Expression

JEAN O'NEIL

raconte nos Montérégiennes

Ce livre s'ouvre avec l'aurore qui se lève sur la plus orientale des Montérégiennes, le mont Mégantic, et se rend bientôt aux collines les plus occidentales, à Oka. Au retour, on arrête, à midi, entre le mont Saint-Grégoire et Rougemont pour revenir à Mégantic avec le soir. Reste à savoir ce que réserve la nuit!

Les Montérégiennes : un voyage au cœur du pays. On y rencontre le géologue Frank D. Adams, le frère André, le journaliste Gérard Filion, les peintres Paul-Émile Borduas et Ozias Leduc, ainsi que bien d'autres

Les Montérégiennes de JEAN O'NEIL
200 pages - 18,95 \$

compatriotes illustres ou anonymes.

Un bonheur de lecture, le temps d'un amour...

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

spécial

Publié le samedi 13 mars 1999

Semaine internationale de la francophonie

LE DEVOIR

Tombée publicitaire le vendredi 5 mars 1999

LIVRES

BIOGRAPHIE

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le récit archaïque de soi

L'histoire individuelle et le mythe

LE RECOURS AU MYTHE

Claude Louis-Combet
José Corti
Paris, 1998, 390 pages

DAVID CANTIN

Le *Recours au mythe* de Claude Louis-Combet occupe l'espace intérieur d'une vie, celle qui, déjà, se cachait sous les actes d'*Infernaux Paluds* (Flammarion, 1970) ou *Mémoire de bouche* (La Différence, 1977), puisque ce livre charnière dévoile une épreuve du temps, à partir d'un retour vers l'origine la plus secrète. Un souffle qui porte en lui-même l'ombre des œuvres précédentes.

À travers les métamorphoses qu'elle unit dans ce cycle «mythobiographique» et «hagiographique», cette autobiographie d'écrivain ne ressemble à aucune autre. Tout commence «depuis le commencement», tel un décalogue imaginaire où se résume l'histoire d'un abandon; l'homme venu au monde afin d'épuiser son incertitude et ses craintes. Telle une expérience métaphysique et religieuse, ce récit se fonde sur certaines obsessions que la parole cherche à vaincre. On reconnaît cette quête de sainteté, la distance narrative ainsi que l'ambivalence face aux désirs les plus profonds.

La mort du père

Dès le début des années 30, on retourne à l'enfance primitive qui s'entame avec la mort bouleversante du père emporté par la tuberculose. Une absence pareille habite désormais l'âme de l'auteur comme une blessure natale. Déjà, c'est sous la présence difficile de la mère et de la grand-mère que s'amorce une véritable éducation sensible du monde. On trace l'instinct d'une mémoire, qui ne cesse de se bistrer dans une solitude révélatrice et nocturne. Puis viennent les lectures déterminantes, de Platon aux *Récits d'un pèlerin russe*, de même qu'un tempérament qui

se prête à l'exaltation mystique face à la culpabilité charnelle. Derrière ce périple, on croise les vies de plusieurs saints grâce à une forme d'ascèse contemplative du double en soi; c'est ainsi que naît tardivement la vocation d'écriture et de pensée.

De nature timide, Claude Louis-Combet dresse surtout un portrait complexe de lui-même. Il écrit comme le peintre observant les détails d'une fresque baroque où la lumière est séduite par l'obscurité. Depuis le «sens de la nuit», il «interroge la Loi divine comme mesure unique de son œuvre et de sa vie». Au cours de ce livre indéfinissable, la parole ne présente jamais un obstacle puisqu'elle vient d'un «enfouissement en soi, une sécrétion morne et étouffante de silence et d'imploration»: «Au temps où se tissent les liens affectifs essentiels, où le cœur, comme l'humus, se gorge de la fertilité des échanges, le fils et sa mère avaient vécu dans une proximité inhabitée, chacun sur sa planète, chacun dans ses secrets, sans qu'un mot fasse éclater le noyau de silence entre eux, dont la densité ne cessait de se ramasser sur elle-même, comme un cri qui refuse de jaillir: elle, prise dans ses histoires de sexe et de gagne-pain, lui, enfermé dans sa vision mystique du monde et dans les contradictions de sa vision rédemptrice; elle, à feuler sur ses lits d'amour, lui, à tenter de monter plus haut dans son plain-chant; elle, à se déperdre en bavardages, lui, à s'exiler en des prières que Dieu n'entendait pas.»

Derrière le mythe qui hante l'œuvre, on voit également quelques portraits subtils de maîtres féconds. Il faut suivre les pages intenses où il est question, entre autres, du prodigieux phénoménologue Henri Maldiney. Toutefois, ce «recours au mythe» a l'audace de ne pas se restreindre à un genre bien précis. Ainsi, cette histoire individuelle accueille l'anecdote pour aussitôt s'aventurer vers l'essai ou le carnet littéraire. Peut-être même que cette curieuse autobiographie a l'envergure d'un chef-d'œuvre incomparable?

CE DIEU AU REGARD POÉTIQUE

Une vision du divin, de l'être humain et du cosmos dans le judéo-christianisme

André Fortier
Éditions Fides
1999, 150 pages

«À condition, écrivait Gabriel Marcel, que j'accueille la présence d'autrui comme quelque chose dont je ne dispose pas, le regard qu'il pose sur moi ne m'immobilise pas, mais tout à l'inverse me dérange et m'inquiète, me remet en question. Il me dépouille, en effet, mais c'est alors de moi-même, de mon opacité égocentrique, de cet encombrement et de cet écran que je suis pour moi dans la solitude.»

Les yeux se dessillent, la plénitude factice du quant-à-soi se révèle, mon être vit désormais dans l'ébranlement: le regard de l'Autre, les existentialistes et Lévinas l'ont assez dit, me jette dans le monde et me contraint à répondre à son appel. Dirai-je: «Me voici?»

Ce fut, sous le regard de Dieu, la réponse d'Abraham, une réponse scellant l'Alliance inscrite au cœur de la tradition biblique et avec laquelle André Fortier nous invite à renouer dans son splendide essai intitulé *Ce Dieu au regard poétique*.

Avec la métaphore (qu'on pourrait presque dire métonymie) du regard

Le regard de Dieu

divin comme boussole, André Fortier n'entend pas se contenter d'une relecture classique du judéo-christianisme mais tente plutôt d'en dégager une mystique qui redirait à l'être humain, dans le but de le lui redonner, son potentiel créateur.

La métaphysique biblique, écrit-il, instaure une aventure humaine marquée du sceau d'un Dieu artiste. Elle postule que, du néant, le regard de Dieu créa aussi bien la matière que des êtres uniques («Dieu ne sait compter que jusqu'à un», selon la belle formule d'André Frossard), mais à l'image de leur architecte pourtant invisible, c'est-à-dire animés d'élan et de projets: «L'être humain est un être invité à la danse de la création, il est un créateur heureux, souple et inventif, à l'image d'un premier regard poétique par lequel il fut enfanté.»



Louis Cornélius

Le mystère du mal

L'existence du mal, «cette véritable aporie», vient cependant assombrir ce mouvement premier et essentiel. Rappel douloureux de la brisure du monde, le mal demeure un mystère sur lequel viennent s'échouer les tentatives d'explications philosophiques ou autres. Paul Ricœur résume: «L'inscrutable consiste précisément en ceci que le mal qui toujours commence par la liberté soit toujours déjà là pour la liberté.»

Aussi le récit biblique insiste-t-il sur l'extériorité du principe maléfique en rapport avec la création première, sans rien pour autant que, voulu libre parce que l'inverse lui aurait interdit une reconnaissance véritable de l'altérité divi-

ne, l'humain peut consentir à sa propre déchéance (c'est cela, un péché). En ce sens, déplorer sur cette base l'abandon du monde par Dieu, c'est confondre l'humilité de son regard avec le renoncement. La notion de pardon indique la richesse de cette tradition: consentir au mal ne signifie pas être ce mal et l'espérance ne saurait mourir qui maintient comme possible la grâce du regard d'un Dieu à l'œuvre blessée.

Filant la métaphore, Fortier retrouve le regard de Dieu en acte dans l'épreuve imposée à Abraham, dans l'épopée de l'Exode comme l'expression d'un désir d'Alliance qui «parle d'une libération permanente, d'une sortie progressive vers une terre promise secrètement désirée, soit de quitter parfois l'être sous le regard social pour se retrouver sous le regard de Dieu». Emanant d'un visage qui se fait chair dans le Christ, ce regard poétique vient encore déranger, étonner, mais c'est pour mieux libérer l'homme en brisant son isolement.

Le mystère de la Trinité, écrit Fortier, transcende peut-être notre entendement, mais il offre une représentation d'un Dieu nécessairement relationnel qui aide à saisir la place centrale que doit occuper le regard dans notre compréhension de cette tradition: «Le Dieu trinitaire dont parle le christianisme serait en son essence regard d'amour, échange de regards, capacité d'accueil et don de soi.»

Le regard d'autrui

Les existentialistes ont, eux aussi, placé le regard au centre de leur réflexion et André Fortier leur consacre des pages fort éclairantes. Si, pour

Sartre, le regard d'autrui est d'abord présenté comme réifiant puisqu'il me dépouille de moi-même et me figeant en objet, pour Mounier et Marcel, ce même regard, s'il peut me glacer, possède pourtant aussi la capacité de me bouleverser, de briser mon égo-centrisme, de réduire en moi la part d'indisponibilité, ainsi que l'indique l'extrait de Marcel placé en ouverture de cette chronique.

Selon Fortier, la métaphysique biblique nous amène à tirer de semblables conclusions et, compte tenu de tout ce qui précède, à établir une «affinité entre la richesse des relations humaines et la rencontre du regard de Dieu». Ces regards font vivre et contiennent en eux, comme une espérance, la venue de ce jour (La Bible et Joyce disent «épiphany») où surviendra enfin «une manifestation de déférence pour chacun».

Ce Dieu au regard poétique, on l'aura compris, doit être reçu comme un essai philo-théologique à forte teneur poétique. Multipliant les belles formules, s'adressant autant à la tête qu'au cœur, complexe et inspirant tout à la fois, ce regard littéraire d'André Fortier est un livre généreux malgré sa relative brièveté. Il contient aussi toute la force d'un croyant chrétien capable de s'ouvrir aux traditions (et il le fait abondamment) sans renier la sienne. Avertissement aux nouvelageux: «Il n'y a pas de place pour le "fast food" spirituel à la table des grands maîtres! De l'Orient à l'Occident, ce qui est dit depuis des millénaires, c'est que la vie spirituelle ne sera jamais l'affaire d'un jour, ni un chemin de facilité, ni le produit d'un procédé miracle.» Amen.
louis.cornelius@collanaud.qc.ca

LIVRES ANCIENS ET MODERNES
• Achat • Vente • Expertise

BOUQUINERIE SAINT-DENIS
4075, rue St-Denis (angle Duluth)
Achats à domicile
(514) 288-5567

Faits et Gestes DE LA CULTURE

Cahiers de théâtre JEU
Au sommaire : Don Quichotte au TNM; des entretiens avec Dominic Champagne, metteur en scène, Pierre Benoit, compositeur; un portrait d'Andrée Lapierre.

Le numéro : 14 \$
1 an, 4 numéros : 46 \$

Estuaire
Un dossier sur une jeune poésie inédite, des voix jeunes et d'autres carrément nouvelles. À l'aube de l'an 2000 la poésie s'annonce des plus prometteuses.

Le numéro : 10 \$
1 an, 5 numéros : 41 \$

Le Sabord
Un numéro consacré à l'identité. Un voyage au cœur de l'intériorité, de la liberté, du sentiment d'appartenance et de l'individualité de l'être humain.

Le numéro : 9,95 \$
4 numéros : 30 \$

les écrits
Depuis 1954, la doyenne des revues littéraires québécoises publie des textes inédits d'écrivains d'ici et de l'étranger sans aucune restriction de genre.

Le numéro : 10 \$
1 an, 3 numéros : 25 \$

Lettres québécoises
Ce numéro propose un autoportrait de Yolande Villemare «D'ombre et d'ombre» ainsi qu'un dossier intitulé *L'écriture au féminin existe-t-elle?*

Le numéro : 6 \$
1 an, 4 numéros : 20 \$

Lurelu
Exclusivement consacré à la littérature jeunesse, Lurelu présente en plus de ses 80 critiques de livres, un dossier sur Stéphane Poulin, auteur et illustrateur.

Le numéro : 4,50 \$
1 an, 3 numéros : 15 \$

Québec français
À lire dans ce numéro : un dossier sur le bon usage des manuels scolaires, la grammaire par le jeu, les nouveautés en littérature et l'histoire des mots.

Le numéro : 6,25 \$
1 an, 4 numéros : 23 \$

XYZ
Au sommaire de ce numéro, les textes inédits des lauréates du Grand Prix de la nouvelle de la Chaire culturelle de la Société Radio-Canada.

Le numéro : 6 \$
1 an, 4 numéros : 20 \$

Je m'abonne aux revues suivantes :

Titre :	Prix :
Titre :	Prix :
Titre :	Prix :
Total :	

Mode de paiement

Chèque à l'ordre de la SODEP
 Visa MasterCard

Expiration : _____ Signature : _____

Nom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____

Téléphone : _____ Date : _____

RETOURNER À :
SODEP, C.P. 786, Succursale Place D'Armes, Montréal (Québec) H2Y 3J2
Téléphone : (514) 523-7724 Télécopieur : (514) 523-9401.

Libre Expression

ANDRÉ CROTEAU: un premier roman

ANDRÉ CROTEAU

Les bourgeons de l'espoir
roman

Libre Expression

Un décor enchanteur, celui de Rivière-Boyer sur les bords du Saint-Laurent, une famille d'agriculteurs amoureux de la terre, les Bouffard, et une héroïne forte et belle qui bâtit son bonheur pendant la Première Guerre mondiale, voilà ce que recèle le roman *Les bourgeons de l'espoir* qui met à profit le merveilleux talent de conteur du chroniqueur ANDRÉ CROTEAU.

Généreux et plein de trouvailles, *Les bourgeons de l'espoir* nous fait pénétrer dans un monde en devenir qui oscille entre la tradition et la modernité.

Les bourgeons de l'espoir : une heureuse rencontre entre la fiction et l'histoire.

Les bourgeons de l'espoir d'ANDRÉ CROTEAU
652 pages - 29,95 \$

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

LIVRES

VIENT DE PARAÎTRE

La littérature jeunesse québécoise

Histoire d'un secteur et suggestion de titres

GISÈLE DESROCHES

Tiens! Des publications québécoises au sujet de la littérature jeunesse! Deux auteures de Québec se sont donné le mot: l'une, Charlotte Guérette, professeure agrégée à la faculté des sciences de l'éducation de l'Université Laval, et l'autre, Edith Madore, chercheure et chargée de cours à l'Université du Québec à Trois-Rivières. La première présente un ouvrage universitaire accompagné d'un catalogue, la seconde, une sélection des 100 meilleurs titres québécois.

AU CŒUR DE LA LITTÉRATURE D'ENFANCE ET DE JEUNESSE
Charlotte Guérette
Éditions La Liberté
1998, 270 pages

L'ouvrage intitulé *Au cœur de la littérature d'enfance et de jeunesse* fait d'abord le point sur l'histoire de l'édition jeunesse. L'auteure dresse en première partie, sur doubles pages, un parallèle de l'histoire de la littérature d'enfance et de jeunesse en Europe et au Québec, tableau qui présente en soi un intérêt considérable pour les amateurs du genre et pour les étudiants. On y précise ensuite le rôle des intervenants de l'édition: éditeurs, libraires, distributeurs, auteurs... La deuxième partie traite de la lecture et du plaisir de lire. La troisième entend de cerner et de définir chacun des principaux genres (album, roman et nouvelle, conte, poésie, bande dessinée, documentaire), ses fonctions, ses éléments constitutifs, etc. Quant à la quatrième et dernière partie, elle aborde le phénomène de l'animation en tentant d'en énumérer et d'en classifier les différentes approches (promotion, échange, exploitation en classe...).

C'est un livre précis, bien documenté, bien organisé, qui approche de façon intellectuelle une matière trop souvent jugée puérile. Un ouvrage qui deviendra vite une référence

indispensable dans tous les cours de littérature jeunesse donnés au Québec. Il est accompagné d'un catalogue de 500 titres sélectionnés pour la jeunesse.

LES CENT LIVRES QUÉBÉCOIS POUR LA JEUNESSE QU'IL FAUT LIRE
Edith Madore
Nota Bene
1998, 375 pages

Avec sa page couverture accrocheuse et son format poche, *Les cent livres québécois pour la jeunesse qu'il faut lire* vise manifestement un public plus vaste. Enseignants, parents, animateurs et intervenants tous azimuts trouveront là les titres incontournables, les titres-vedettes, l'essentiel de notre littérature pour la jeunesse. Livres d'images, romans, nouvelles, contes, fables, récits, comptines et poésie, ouvrages documentaires, bandes dessinées et théâtre (celui-ci trop souvent oublié), aucun genre n'a été laissé de côté. Les rééditions des livres antérieurs à 1970 étant rares, la plupart des titres sélectionnés proviennent des années 70 à 90, pour des raisons évidentes de disponibilité. L'auteure a cependant prévu une section «*Les regrettes*» regroupant des titres marquants, non réédités ou non disponibles.

La consultation en est simple et rapide. Chaque fiche comprend une notice bibliographique, les prix et les distinctions remportées, un résumé ainsi qu'une analyse fine faisant ressortir les points saillants et les caractéristiques du livre en question. On y trouve également des suggestions d'autres titres du même auteur, ce qui ouvre des pistes complémentaires aux lecteurs conquis. Le chic du chic, ou plutôt le précieux du précieux, demeure à mon avis cet index des thèmes et sujets, trop souvent absent des ouvrages de référence mais si utile à celui qui cherche. Il se dégage de la lecture un plaisir évident, une joie contagieuse. A mettre entre toutes les mains concernées par la lecture et l'enfance.

Faits d'histoire

LA FAMILLE DANS SON INTIMITÉ
Échanges épistolaires au sein de l'élite canadienne du XVIII^e siècle
Lorraine Gadoury
Hurtubise HMH
Cahiers du Québec n° 120, collection «Histoire»
Montréal, 1998, 184 pages

L'histoire de la famille et de la vie privée est un domaine d'étude qui suscite de plus en plus d'intérêt. Et cela serait redevable, selon les principaux chercheurs qui se sont intéressés à la question, aux inquiétudes actuelles vis-à-vis de la famille et des changements, rapides, nombreux et profonds, qu'elle a récemment subis. Dans le présent ouvrage, Lorraine Gadoury dépouille et analyse l'ensemble de la correspondance — plus de vingt mille documents — conservée au Service des archives de l'Université de Montréal dans la collection Baby, du nom de son donateur, le collectionneur Georges Baby (1832-1906). Son but principal est «*de lever le voile sur un vaste champ encore peu exploité au Canada, celui des sentiments, des attitudes et des valeurs des hommes et des femmes à l'intérieur du cadre de la famille*» pour la période préindustrielle. Il est question d'alliances, de mariages, de naissances,

d'éducation des enfants, de foi, de maladie, de mort, enfin tout ce qui touche de près ou de loin la vie familiale. Intéressant.

LES JEUNES À L'ÈRE DE LA MONDIALISATION
Quête identitaire et conscience historique
Sous la direction de Bogumil Jewsiewicki et Jocelyn Létourneau
Septentrion, collection «Les Nouveaux Cahiers du CELAT», n° 22
Sillery, 1998, 434 pages

Cet ouvrage regroupe les premiers résultats de travaux menés par des chercheurs d'un projet d'étude sur la construction de l'identité et de la conscience historique chez les jeunes. Selon les résultats partiels de cette vaste enquête menée en milieu scolaire, il ressort que l'appartenance à un lieu, à une histoire et à une tradition demeure une donnée fondamentale du sentiment identitaire exprimé par les jeunes. À l'heure de la mondialisation, comment définissent-ils leur appartenance collective, leur identité? Comment, à une époque de profonde restructuration sociale, se situent-ils par rapport au passé, au présent et à l'avenir? Autant de questions abordées par des chercheurs universitaires québécois, congolais, burundais, polonais, russes, belges et français.

IDENTITÉS EN MUTATION
Socialités en germination
Sous la direction de Bogumil Jewsiewicki et Jocelyn Létourneau
Septentrion, collection «Les Nouveaux Cahiers du CELAT», n° 23
Sillery, 1998, 232 pages
Certains textes en anglais

Dans le numéro 23 des «Nouveaux Cahiers du CELAT», un groupe de chercheurs universitaires de diverses nationalités s'interroge sur l'expression des identités dans notre société en pleine mutation. Fin de siècle et de millénaire obligent, notre monde est en restructuration profonde et le phénomène de la mondialisation apparaît le plus souvent comme une donnée réfractaire à la persistance identitaire nationale. Par l'étude d'une série de cas particuliers, chacun des treize collaborateurs s'interroge sur cette mutation identitaire dans une perspective de compréhension globale du phénomène. À lire en complément du précédent pour avoir une idée élargie de la problématique identitaire.

Marie Claude Mirandette

VIE LITTÉRAIRE



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Nancy Huston sera au Salon du livre de Paris à l'invitation du Centre culturel canadien.

La religion et le tiroir-caisse

Marie-Andrée Chouinard
Le Devoir

La plus récente édition du *Nouvel Observateur* faisait état cette semaine d'un phénomène d'édition plutôt intéressant qui a actuellement cours aux États-Unis et est très directement lié aux «*thrillers religieux*» qui font la fortune de certains éditeurs américains. Combien de fois aurons-nous lu, entendu ou même employé nous-mêmes l'expression désormais consacrée sur l'avènement de cette année 2000 qui s'amène à grands pas? «*À l'aube du troisième millénaire*», répétons inlassablement. Assis sur cette petite phrase qui jadis faisait surgir des images surréelles dans nos têtes d'enfant et qui aujourd'hui nous ramène à des impressions un peu plus terre à terre, certains éditeurs américains ont sauté sur l'occasion de faire une littérature religieuse «*joignant sur la peur du nouveau millénaire*».

Tel que le rapporte en effet *Le Nouvel Observateur*, les États-Unis ont basculé dans une sorte d'«*épidémie de livres religieux, mêlant dans un style efficace de thriller les visions délirantes et la paranoïa d'une certaine Amérique*». Près de la totalité (96 %) des Américains se disent croyants, poursuit le magazine, et ce n'est certes pas la première percée de l'édition religieuse chez ces lecteurs du Sud. «*Mais c'est la première fois qu'ils débarquent en force*

dans les librairies, et plus seulement celles spécialisées dans les bondieuseries.»

Le magazine en veut pour exemple un livre dont l'histoire aurait pu rester banale mais qui, au contraire, s'inscrit sans doute dans l'histoire des meilleures ventes. *The Left Behind*, écrit par l'évangéliste retraité Tim LaHaye, en association avec l'écrivain Jerry Jenkins. Le thriller relate l'histoire du Roumain Nicolae Carpathia, un sombre personnage aux allures du défunt dictateur Ceausescu, sorte d'Antéchrist qui s'approprie l'ONU et crée un gouvernement mondial.

«*L'écriture est nerveuse*, rapporte le correspondant des États-Unis, le scénariste efficace, à des années-lumière des visions apocalyptiques bûchées des excités du dimanche. Les quatre premiers livres de *The Left Behind* ont fait vendre 3,4 millions d'exemplaires, le titre traîne désormais derrière lui un site Internet, un budget de 500 000 \$ US pour la suite et même une série pour enfants, vendue à coups de centaines de milliers d'exemplaires.

Que répond le directeur du marketing de l'éditeur Tyndale House devant un tel succès? «*Notre grande satisfaction, c'est l'impact que ces livres ont sur la vie des gens, quand ils réalisent ce qui leur arriverait s'ils n'étaient pas chrétiens, s'ils n'étaient pas appelés au paradis lorsque le Christ reviendra sur Terre*». Mais autour de la date exacte dudit retour, mystère et boule de gomme, une impression autour de laquelle les dollars s'emballent...

L'ambassade canadienne à Paris invite

Dans la foulée du Salon du livre de Paris, où le Québec est invité d'honneur, le Centre culturel canadien et la Librairie canadienne de Paris reçoivent eux aussi leur lot d'auteurs. Outre Antonine Maillet, dont l'invitation par l'ambassade a déjà fait couler beaucoup d'encre en ces pages, les auteurs Marc-André Brouillette (Québec), Matt Cohen (Ontario), Madeleine Gagnon (Québec), Nancy Huston (Alberta-France), Jean Larose (Québec), Gérard Leblanc (Acadie), Alberto Manguel (Alberta), Daniel Poliquin (Ontario), Andrée Ruffo (Québec) et Jane Urquhart (Ontario), entre autres, seront présents au Salon.

Succès du livre à Sept-Îles

Le 15^e Salon du livre de la Côte-Nord s'est terminé sur une note plutôt encourageante, avec une augmentation de la fréquentation de l'ordre de 13 %. Entre le 18 et le 21 février dernier, quelque 6300 visiteurs ont franchi le seuil du Salon, statistique à laquelle se marient les 1400 personnes qui ont profité des activités organisées autour du livre en dehors du Salon. Les auteurs Michel Chartrand, Jean-Louis Roux, Michelle Tisseyre, Chrystine Brouillet, Marguerite Lescop, Trevor Ferguson et Ghislain Taschereau étaient présents à l'événement littéraire.

Rencontre québécoise internationale des écrivains

Le président de la Rencontre internationale des écrivains et de l'Académie des lettres a récemment annoncé la nomination de Jo Ann Champagne à titre de secrétaire générale de la Rencontre, dont la 27^e édition se tiendra cette année au Château Frontenac entre le 9 et le 12 avril. Mme Champagne succède à Denise Viens et à Michelle Corbeil à ce poste. Elle œuvre dans le domaine du livre depuis plusieurs années, étant passée de Diffusion Aquarius à Bellarmine-Fides, et enfin au titre d'agent pour l'Amérique du Nord d'Hubert Reeves.

Noël Audet au P.E.N. Club québécois

La présidence du P.E.N. Club québécois reviendra à l'essayiste et romancier Noël Audet à partir de juin prochain. M. Audet, que l'on connaît notamment pour le roman *L'Ombre de l'épervier*, repris à la télévision, et plus récemment *La Terre promise, Remember!* succédera à Jeanne Demers à la tête du Centre québécois du P.E.N. international.

Grand concours de JOURNALISME LE DEVOIR 1999

VOUS QUE LE JOURNALISME INTÉRESSE ET QUI ÊTES INSCRIT À TEMPS COMPLET DANS UN CÉGEP OU UN COLLÈGE DU QUÉBEC, VOILÀ UNE OCCASION D'AGIR.

Pour saisir cette chance de mesurer vos aptitudes et - qui sait? - de faire vos débuts dans un grand journal, il s'agit de rédiger un article critique d'au moins 700 mots, sur une manifestation sociale ou culturelle d'ici: rassemblement populaire, événement sportif, film, livre, pièce de théâtre, ou autres.

À retenir:

- Votre participation à ce concours peut s'insérer dans le cadre de vos cours.
- La date limite des envois de textes au journal *Le Devoir* est le 19 mars 1999.
- La remise des prix aura lieu en mai 1999.

À gagner:

- 1^{er} prix:** Une bourse d'études de 2 000\$ ainsi qu'un voyage et séjour de découverte conviviale de la France (condition d'admissibilité, avoir 18 ans et plus).
- 2^e prix:** Une bourse d'études de 2 000\$
- 3^e prix:** Une bourse d'études de 1 000\$

Des prix de participation, tels des logiciels et des abonnements au *Devoir* et à la revue *Forces*, seront aussi attribués par tirage.

LA FONDATION DU DEVOIR

Votre professeur de français vous en dira davantage sur les modalités de participation.



CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE À QUÉBEC

SOCIÉTÉ D'ÉDITION FORCES



GRUPE SCABRINI IMPRIMEUR PRÉSENTE LES

BEST SELLERS

AGMV MARQUIS imprimeur

La passion du livre...

ROMANS QUÉBÉCOIS

- 1- LA CÉRÉMONIE DES ANGES, Marie Laberge, *Boréal*
- 2- LA PETITE FILLE QUI AIMAIT TROP LES ALLUMETTES, Gaétan Soucy, *Boréal*
- 3- ON DIRAIT MA FEMME... EN MIEUX, Robert Charlebois, *Stanké*

ESSAIS QUÉBÉCOIS

- 1- ABOLISSONS L'HIVER, Bernard Arcand, *Boréal*
- 2- LE VACARMEUR, Robert Lalonde, *Boréal*
- 3- L'AMÉRIQUE ET LA DAME AUX YEUX PEINTS, Guy Simoneau, *Libre Expression*

LIVRES JEUNESSE QUÉBÉCOIS

- 1- CHARLOTTE PORTE-BONHEUR, Macha Grenon, *Alexandre Stanké*
- 2- CONTES POUR ENFANTS, Gabrielle Roy, *Boréal*
- 3- LES DENTS D'HECTOR, Walsh/Martchenko, *La Courte Échelle*

POÉSIE QUÉBÉCOISE

- 1- L'ARMOIRE DES JOURS, Gilles Vigneault, *Nouvelles éditions de l'Arc*

LIVRES PRATIQUES

- 1- RECETTES ET MENUS SANTÉ, Michel Montignac, *Trustar*
- 2- GUIDE PRATIQUE DES CARRIÈRES D'AVENIR AU QUÉBEC - 1999, Collectif, *Ma Carrière*

ROMANS ÉTRANGERS

- 1- AUX FRUITS DE LA PASSION, Daniel Pennac, *Gallimard*
- 2- L'ÉQUILIBRE DU MONDE, Rohinton Mistry, *Albin Michel*
- 3- UNE BOUTEILLE À LA MER, Nicholas Sparks, *Robert Laffont*

ESSAIS ÉTRANGERS

- 1- L'ÂME DE HEGEL ET LES VACHES DU WISCONSIN, Alessandro Baricco, *Albin Michel*
- 2- MANUEL DU GUERRIER DE LUMIÈRE, Paulo Coelho, *Anne Carrière*
- 3- LE FRANÇAIS D'ICI, DE LÀ, DE LÀ-BAS, Henriette Walter, *J.-C. Lattès*

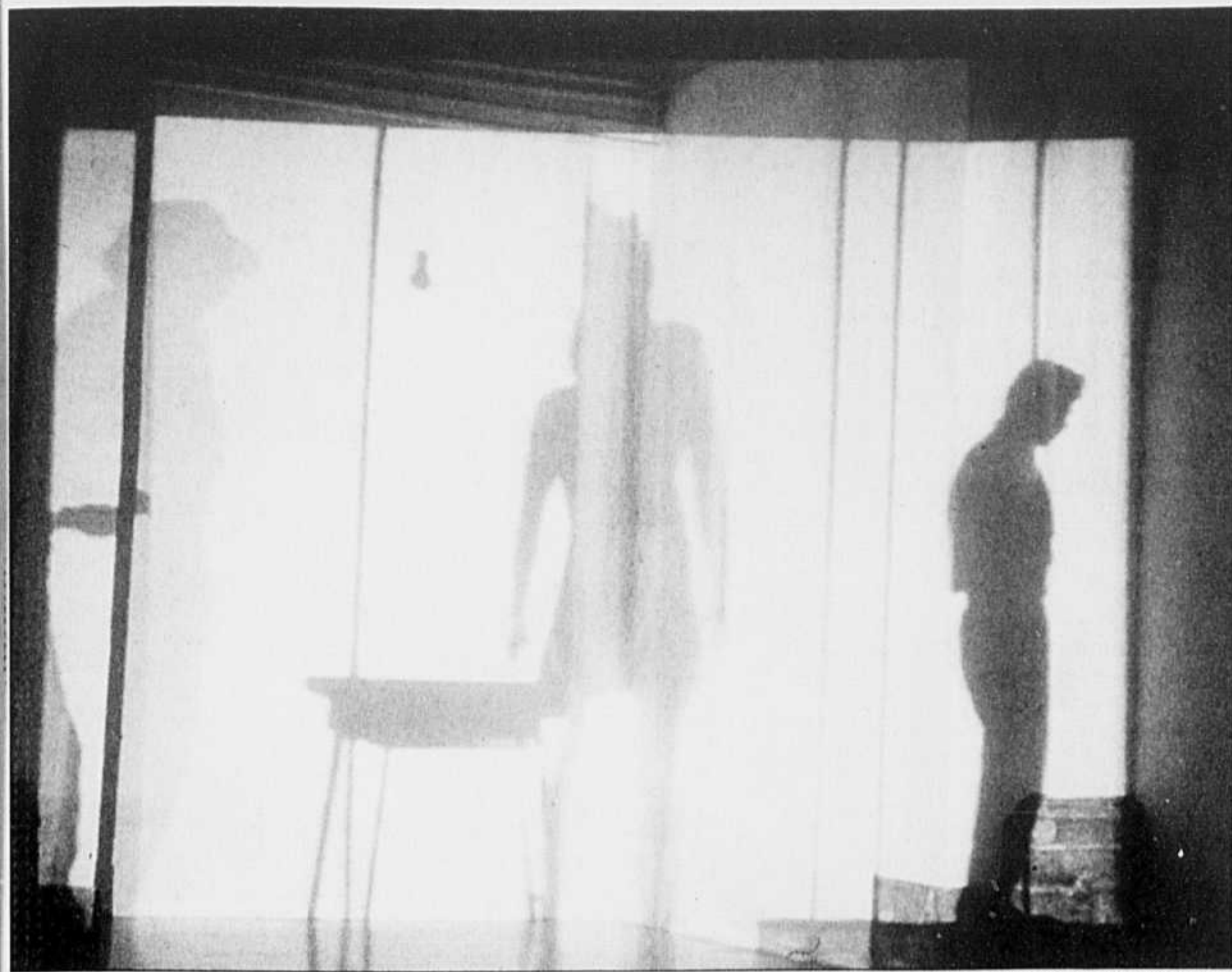
LE COUP DE CŒUR QUÉBÉCOIS

- 1- AUX FRUITS DE LA PASSION, Daniel Pennac, *Gallimard*

ARCHAMBAULT

Archambault Musique et livres, 849-6201 • Librairie Champigny, 844-2587 • Librairie Clément Morin, (819) 379-4153
Librairie du Soleil, (613) 241-6999 • Librairie du Square, 845-7617 • Librairie Gallimard, 499-2012
Librairie Garneau Inc., 384-8760 • Librairie GG Caza, (819) 566-0344 • Librairie Hermès Inc., 274-3669
Librairie Le Fureteur Inc., (450) 465-5597 • Librairie Le Parchemin, 845-5243 • Librairie Olivier, 739-3639
Librairie Pantoute, (418) 694-9748 • Librairie Renaud-Brey Inc., 342-1516 • Librairie Vangois, (418) 681-0254

EN COLLABORATION AVEC ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES



The Room, 1996, installation lumineuse d'Eulàlia Valldosera

Effet cinéma

L'Espagnole Valldosera et ses projections lumineuses

EULÀLIA VALLDOSERA

Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 25 avril

BERNARD LAMARCHE

Aux côtés de l'artiste canadien Jeff Wall, qui figure à l'échelle internationale parmi les plus connus des artistes en art contemporain, le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) présente le travail, inauguré peu de temps avant l'autre, de l'artiste catalane Eulàlia Valldosera. Celle-ci, dont la carrière s'allonge à peine sur une dizaine d'années, n'est pas totalement inconnue non plus. Valldosera a représenté l'Espagne à la Biennale de l'image de Paris en 1998; 1997 a été pour elle l'année de la deuxième Biennale de Johannesburg et celle, la cinquième du nom, d'Istanbul; l'année d'avant, c'était Sydney qui l'accueillait pour sa dixième édition, intitulée *Jurassic Technologies, Revenant*. Ses apparitions aux États-Unis ont cependant été plus rares: le passage au MACM constitue son premier solo en Amérique du Nord. Son travail porte sur «les notions d'identité sexuelle, de relations interpersonnelles, de maladie et de mort».

L'exposition est modeste. Deux séries d'œuvres prennent tout l'espace de la salle autrefois désignée comme salle-projet du MACM: *Envases: el culto a la madre*, 1996-1998 (Vases: le culte à la mère) et *Habitación*, de 1996 (La Chambre). Ces deux séries s'approprient l'effet cinéma: mise au noir, projections, ruptures d'échelle, narration. À cela près que le cinéma impose un spectateur silencieux et immobile, qui ne participe pas à la projection sinon par sa pulsion de voir. Le dispositif est simple: l'artiste a placé devant des projecteurs de diapositives des contenants de produits domestiques, dont les formes arrondies se projettent surdimensionnées sur le mur-écran. Ainsi, des figures se détachent du mur dans ces ombres portées, qui articulent des figures associées au corps de la femme, à ses rondeurs. De cette façon sont reconstituées sur le mur des figures matriarcales, archétypes qui s'échappent des contenants de produits de nettoyage. Les figures de diverses Madones sont délimitées par les ombres — dont une sorte de «Madone au serpent» —, qui deviennent les lieux d'autant de projections de l'imaginaire.

Outre les effets, disons, atmosphériques de l'ensemble, qui fonctionnent par ailleurs à merveille, impossible pour nous de réprimer une certaine réticence, non pas envers l'utilisation comme matériau de ces contenants, non plus que vis-à-vis de l'efficacité du dispositif de présentation. Le pouvoir d'évocation dont parle la commissaire de l'exposition, Sandra Grant Marchand, est bien réel, mais il se retourne comme un gant. La libre évocation des tâches domestiques et du domaine de la féminité ainsi que la suggestion de sentiments religieux et des pouvoirs génériques et imaginaires des ombres portées n'effacent pas la correspondance simple entre féminité et domesticité. Par contre, un sentiment presque tangible d'inquiétude émane de ces pièces, une dimension importante d'un travail qui ne fait pas non plus l'économie d'une dose appréciable de drôlerie.

Cela dit, le dossier de l'artiste révèle qu'elle a déjà montré ces œuvres en projetant les ombres sur un écran que devaient traverser les visiteurs, découvrant de l'autre côté la source de l'imposante apparition. Cette autre spécificité de l'effet cinéma, la succession toujours surprenante des images, devait donner (qui sait, spéculons!) à ces œuvres une



SOURCE MAC DE MONTRÉAL
Vessels: The Cult of the Mother, 1996, une œuvre d'Eulàlia Valldosera

aura critique tirée de la révélation même de la source, par l'écart entre la monumentalité de l'ombre et la trivialité de la source.

Un «théâtre d'ombres»

L'inquiétude et le mystère sont repris dans l'autre pièce présentée dans cette sélection. Au centre de la salle, une large structure a été érigée, sorte d'écran protecteur enveloppant. Sur cet écran défilent les ombres suggérant des scènes domestiques. Encore ici, les corps des visiteurs se superposent aux ombres des «acteurs», prenant une part à la représentation vidéographique. Du coup, ces ombres passantes acqui-

rent le statut voyeuriste de cette autre ombre, à droite, qui se tient là sans réellement prendre part aux scènes se déroulant devant nos yeux, mais qui en épie nonchalamment les moindres développements.

Ainsi, le clivage entre voir et être vu est fracturé, puisque l'œuvre intègre la périphérie à même son dispositif, de la même manière que l'admoniteur des tableaux de la Renaissance, qui dans le tableau sollicite directement le regard du spectateur pour le diriger sur ce qu'il y a à voir. Ici, cette figure mystérieuse, placée dans la marge, en s'emparant de notre position (elle nous tourne le dos), nous assigne un rôle. Le spectateur, pour ainsi dire à son corps défendant, devient du coup partenaire de ces fictions de cuisine. Cette œuvre est sans contredit plus riche que les précédentes.

Après avoir visité la salle, convaincus ou non, vous devriez jeter un coup d'œil à la courte sélection de bandes vidéo documentant les performances plus radicales de l'artiste. Après, pas avant. Cela ne vous gagnera peut-être pas à cette production — peut-être serez-vous déjà, de toute façon, sous le charme —, mais cela vous permettra de mieux situer l'ensemble de ce travail. À notre avis, les meilleurs travaux de Valldosera y sont présentés et reprennent des paramètres similaires: outre l'illusion entre le réel et le représenté, le quotidien ainsi que les actions banales dans lesquelles est impliqué le corps, et finalement le corps médiatisé par le cinéma (une de ces performances, fascinante, nécessitant un projecteur cinématographique, est d'une belle complexité, et toutes sont envoûtantes).

René Derouin

Between-Paraiso

bois reliefs polychromes, céramiques, bronzes et œuvres sur papier
Rencontre avec l'artiste le samedi 27 février de 14 h à 16 h

Jusqu'au 27 mars

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

Du 26 février au 20 mars

Jan Johnson

Gravures anciennes et modernes inc.
fêtent 20 années en affaires

Du 3 au 20 mars

SUE RUSK

de la série *Sonate*

collages aux techniques mixtes

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471 Du mar. au sam. de 10h à 17h

Plats, les écrans

LES QUATRE SAISONS

Alexandre Castonguay
Espace Vidéographe
460, rue Sainte-Catherine Ouest,
local 504
Jusqu'au 20 mars

BERNARD LAMARCHE

À l'occasion des 17^e Rendez-vous du cinéma québécois, l'Espace Vidéographe, la galerie du centre de diffusion de la vidéo, présente une installation vidéographique de l'artiste Alexandre Castonguay. Souvenez-vous, il avait été possible de voir une œuvre de ce dernier lors de l'exposition *Artifice 98* l'été dernier, dans des locaux désaffectés du centre-ville. L'événement d'art contemporain, on s'en souvient aussi, avait été monté par quatre commissaires, dont Marie-Michèle Cron. Incidemment, c'est Cron qui présente, à titre de commissaire invitée, l'œuvre de Castonguay au Vidéographe. De fait, l'ancienne critique du *Voir* et du *Devoir*, qui se spécialise désormais dans la vidéo, était en charge du segment consacré à ce médium dans la programmation des Rendez-vous.

Dans *Artifice 98*, Castonguay avait présenté *Chutes*, un spectaculaire mur de vieux téléviseurs sur lesquels déferlait, au rythme secoué, une cascade vidéo représentant une chute d'eau selon différents points de vue. Outre le côté vété de l'ensemble des moniteurs vieillots qui évinçait les ahurissants monolithes télé dont la culture télévisuelle raffole, l'installation réagissait aux déplacements des spectateurs, qui contrôlaient la vitesse des changements de «canaux», agissant pour ainsi dire comme télécommandes.

Dans l'Espace Vidéographe, Castonguay fait une fois de plus retour sur la désuétude de la technologie. Pour cette nouvelle œuvre, Castonguay a fait basculer le plan de son mur d'écrans, qui désormais jonche le sol. Les téléviseurs dépareillés, récupérés dans les brocantes ou réunis grâce aux petites annonces dans les journaux, envahissent le plancher de la galerie, encerclant sa (génante) colonne. La nouvelle



PAPIER GRIS/VIDÉOGRAPHE

Les Quatre Saisons, 1995-1999, d'Alexandre Castonguay

œuvre est également dotée de capteurs de mouvements qui, réagissant au passage des visiteurs, rompent la continuité des images diffusées, reproduisant le hoquettement des anciens postes. Or cette rupture bouscule la temporalité des images. À chaque capteur de mouvements correspond une saison dans le paysage horizontal que représente la vidéo. À la promenade du visiteur correspond le changement des saisons.

Le dispositif

Le point de vue, lui, reste toujours le même, au point d'en être banal, réussissant à faire se porter l'attention sur le dispositif en place. Il est celui d'une caméra braquée sur un plan d'eau ballotté au flux des saisons. Certaines images sont extrêmement agitées, comme la crue du printemps, d'autres sont immuables, figées de force dans l'hiver. La banalité de ces plans fixes trompera les visiteurs qui ne s'aventureront pas dans la salle. Au demeurant, il restera toujours à voir la fluctuation des teintes et de la fidélité des moniteurs à rendre le signal vidéo, autre déclinaison, avec leur style daté, de l'usage de leur technologie vieillissante. Ce faisant, par contre, le visiteur pressé raterait une des dimensions majeures de

l'œuvre, à savoir la syncope qui en dicte la temporalité condensée. L'œuvre passe la notion de paysage au crible de la culture télévisuelle. De fait, Castonguay est pour l'instant un des rares jeunes artistes d'ici (il est de Hull) à s'intéresser à ce domaine avec autant d'assiduité.

Il ne reste qu'à déplorer la présence de la colonne à peu près au centre de l'«étalage». L'architecture crée un parasitage supplémentaire qui n'est pas des plus heureux. Une reproduction photographique de l'œuvre sur le dépliant fourni avec l'exposition (texte de M.-M. Cron) la montre sans cet élément perturbateur. L'effet centripète sur cette image est décuplé, que vient atténuer l'élément inamovible. L'œuvre est déjà une réussite, imaginez l'effet donné si elle se déployait sans cette contrainte aussi opaque. On a déjà hâte de la revoir, alors qu'elle pourra mieux respirer...

CHIMÈRE

La maison de la culture Plateau-Mont-Royal et Nuit Blanche sur Tableau Noir invitent les artistes du Plateau-Mont-Royal à soumettre leur candidature pour participer à une exposition cet été.

Nous recherchons des artistes intéressés à présenter une œuvre s'inspirant des thèmes suivants:

- Mythes et légendes
- Contes et chroniques
- Fétiches et talismans

Sont admissibles les projets de peinture, gravure, dessin, photographie, vidéo, sculpture et installation ne dépassant pas 6' X 6'.

Le jury qui fera la sélection tiendra compte des critères suivants:

- démarche actuelle, recherche artistique
- originalité, nouveauté, innovation
- fantaisie, extravagance

Faites parvenir un dossier comprenant:

- 2 diapositives ou photographies de l'œuvre soumise
- un bref curriculum vitae
- et un court texte décrivant votre démarche ou votre projet

Avant le 7 mai 1999 inclusivement à l'adresse suivante:

CHIMÈRE

Maison de la culture Plateau-Mont-Royal
465, av. du Mont-Royal Est
Montréal, Qc H2J 1W3

Renseignements: 872-2266

www.ville.montreal.qc.ca/maisons



Ville de Montréal

Nuit Blanche sur Tableau Noir

JEFF WALL

Oeuvres 1990 - 1998

Jusqu'au 25 avril 1999

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec

185, rue Sainte-Catherine Ouest
Renseignements : (514) 847-6226

POSTE MAIL

Printcom SC&R

Un des artistes les plus marquants de cette fin de siècle.

Pour conclure sur l'opération Réno-Métro, initiée par la Société de transport de la Communauté urbaine de Montréal (STCUM), le deuxième volet de la page *Formes* présente les choix et les motivations de l'entreprise de transport urbain et décrit les transformations apportées aux «jadis» petits édicules du réseau sous-métropolitain.

JACQUES MARTIN

Totisant 60 millions de dollars et financé à 50 % par le ministère des Transports du Québec — le reste étant partagé entre la STCUM et l'AMT —, les premiers travaux ayant débuté en juin 1997, trois mois après le premier appel d'offres, et l'ensemble devant être complété en septembre 1999, Réno-Métro opère une cure de rajeunissement du parc immobilier de la STCUM, dont l'actif en édicules, voûtes de tunnels et garages s'élève à près de quatre milliards de dollars. Le secteur des travaux se limite essentiellement au réseau initial, soit entre les stations Henri-Bourassa et Bonaventure (ligne orange), Frontenac et Atwater (ligne verte), la ligne Berri-Longueuil et le Centre de contrôle Providence, situé à l'angle des rues Berri et Ontario. En tout, 31 stations sont touchées par cette opération.

Si on a choisi de «restaurer» l'intérieur de stations et de changer plusieurs escaliers mécaniques, on a carrément décidé de «rénover» l'extérieur des édicules afin de faciliter l'accès au métro, d'accroître la sécurité, de changer certains escaliers mobiles et, surtout, d'éliminer le fameux «effet piston» causé par le déplacement des wagons entre les stations. Le processus global s'est déroulé selon les règles et des rencontres d'échange d'information — et non de consultation — avec les citoyens ont eu lieu, notamment pour la station Beaudry où il était urgent d'y construire un édicule plus transparent, moins propice aux «activités» se déroulant dans son petit parc. Il y eut consensus général.

La STCUM a d'abord réfléchi en entreprise, en accordant la priorité à son service à la clientèle, et a adopté l'habitude politique de «renovation-réparation». De plus, «l'image corporative "architecturale" de la STCUM n'existe pas, du moins pas explicitement. Il y a bien des normes: sécurité, besoins matériels et respect de l'image "médiatique" de la compagnie. Mais en dehors de ça, c'est carte blanche pour l'architecte. D'ailleurs, à l'origine, au début des années 60, on avait pris la décision qu'il n'y aurait pas de stations identiques et qu'on ferait appel à des architectes différents. Mais comme le choix des matériaux est très limité et si les contextes sont les mêmes d'une station à l'autre, des constantes architecturales ont néanmoins ressurgi», note Gaëtan Pelletier, architecte et responsable de l'ensemble des opérations de Réno-Métro. Il y a 30 ans, les édicules avaient été conçus de manière temporaire, en prévision de construction éventuelle de bâtiments au-dessus de la station, comme dans le cas de l'UQAM par exemple. Par la suite, l'ajout de parcs à proximité de plusieurs stations et l'abandon progressif de projets immobiliers sur ces sites nous ont incités à reconsidérer plus sérieusement la place qu'occupent nos édicules.»

Si le service d'architecture de la STCUM s'est réservé la conception d'une première série d'édicules avec les stations Berri (édicule Sainte-Catherine), Papineau et le Centre Providence, en collaboration avec les firmes d'ingénieurs CIMA + et SNC-Lavalin, pour les autres stations on a choisi de travailler, par appels d'offres, avec cinq équipes externes pluridisciplinaires dirigées par des firmes d'architectes. Parce que, comme le fait remarquer Gaëtan Pelletier, «l'architecte est le plus en mesure d'assurer la coordination d'un projet de construction pluridisciplinaire». Jarry, Square Victoria et Champs-de-Mars ont été commandés à Boisvert, Laporte, architectes; Beaudry, à Béique, Thuot, Legault, architectes; Frontenac, à Bisson et associés; Rosemont et McGill, à Régis Côté, architecte; et Mont-Royal et Laurier Nord, à Réal Paul, architecte.

Laurier Nord

La station Laurier Nord retiendra d'abord notre attention. L'édicule original était composé simplement de quatre murs, dont deux grands plans aveugles recouverts de pierres et deux autres entièrement vitrés, placés aux extrémités. C'est par une de

FORMES

Réno-Métro 2

La mort des petits édicules

ces extrémités qu'on s'engouffrait dans le métro, sitôt passé la porte. L'architecte Réal Paul a eu l'idée d'ajouter à l'édicule existant un espace vitré accolé directement à l'ancien édicule, mettant bien en évidence le chevauchement des deux toitures plates, tout en laissant voir clairement qu'il s'agit d'un ajout. Les plans de verre se croisent et vont déborder à l'extérieur, comme pour faire ressortir le côté éphémère de la présence du lieu et dans le lieu. «L'ancien édicule était tellement simple. L'idée était de répéter certains éléments intéressants de Laurier Nord: les puits de lumière, les poutres de béton à angle, la séparation claire entre la toiture et la fenestration.» Si l'intervention semble simple, elle est néanmoins structurellement complexe: «Pour souligner l'idée d'un toit plat posé sur un autre toit plat, j'ai dû utiliser des poutres en béton inversées, non apparentes, ni de l'extérieur ni de l'intérieur de l'édicule», ajoute Réal Paul.

Laurier Nord est exemplaire. L'intégration est subtile, visant d'abord à rehausser l'existant, à contre-tendance actuelle, si on exclut l'approche française de superposition des couches du bâti telle qu'utilisée par l'architecte Bernard Tschumi. Les dessins et maquettes de la station Mont-Royal sont également intéressants: recul de l'édicule et modulation intelligente de ses murs arrière, rajout d'une structure métallique pour abriter le petit marché extérieur et création d'une large place publique à l'avant, qui ouvrira enfin une perspective avec vue sur le bâtiment historique de l'église du Très-Saint-Sacrement.

Berri: édicule Sainte-Catherine

L'édicule Sainte-Catherine fait réagir: trop imposant et à la fois trop «perdu» dans cette grande place publique qu'est le parc Emilie-Gamelin. Gaëtan Pelletier tient cependant à rétablir le contexte: «Les systèmes de ventilation du métro, situés à la Place Dupuis, faisaient de la condensation sur sa façade. Nous avons dû déplacer ces équipements ailleurs. L'UQAM était réticente à les recevoir. La seule solution était de les rajouter sur notre propre édicule au coin de Sainte-Catherine. On a alors dû baisser le plafond interne, modifier l'emplacement et la grosseur des colonnes et surélever le toit afin d'y rajouter toute cette mécanique qui transforme considérablement le projet initial.» De plus, «la Ville de Montréal prévoyait d'installer une grande patinoire publique à proximité de l'édicule, au centre du parc Emilie-Gamelin, et un petit édifice de services à l'angle de Sainte-Catherine et Saint-Hubert. Il est certain que, visuellement, l'ensemble aurait été plus harmonieux et moins «pré-

tentieux», comme l'ont prétendu certains.» Ceci dit, on peut toujours reprocher à l'édicule son espace intérieur trop restreint, qui souligne la disproportion de son volume et de ses éléments extérieurs.

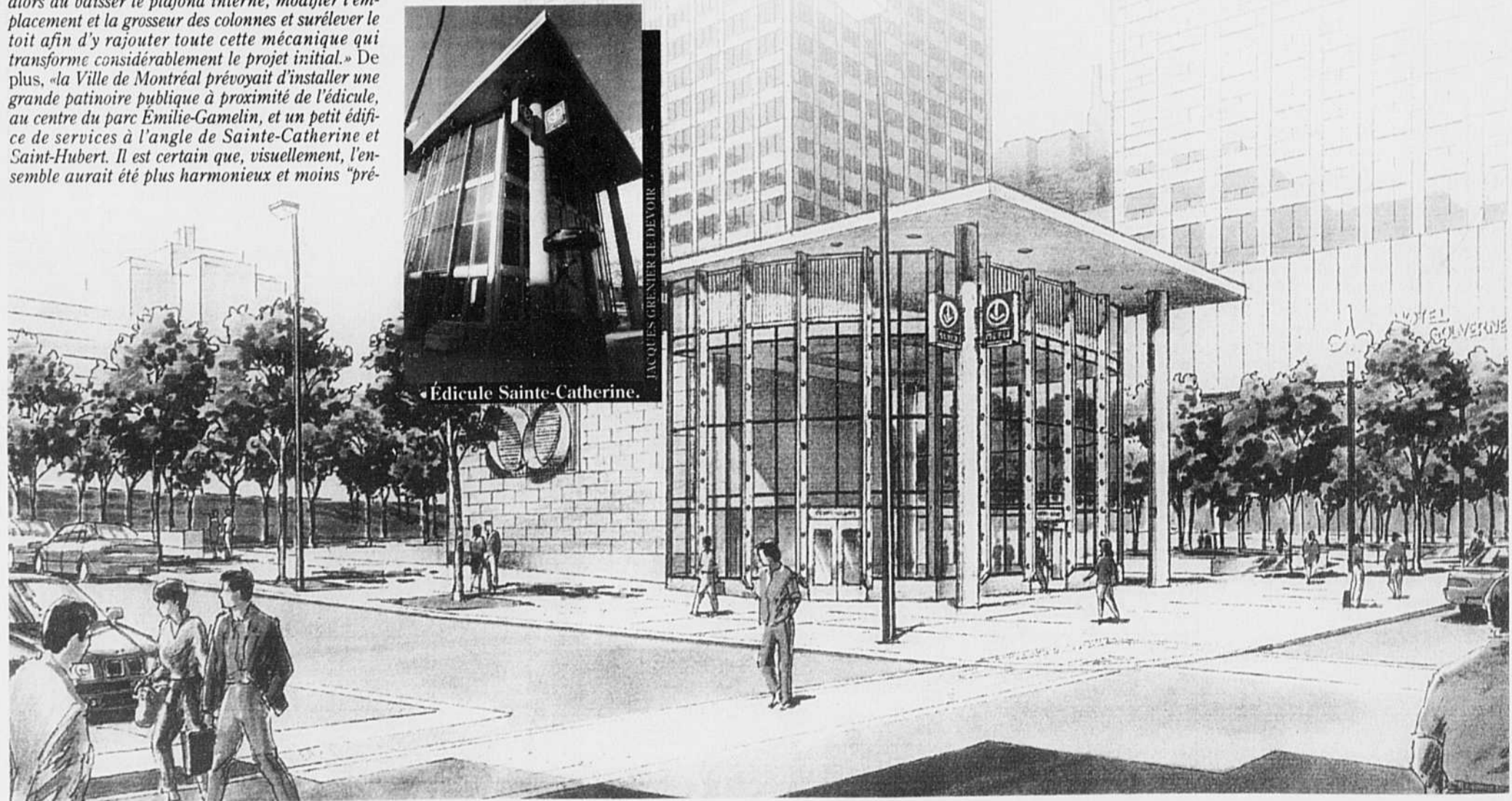
Rénover ou restaurer

Tout *lifting* n'étant pas nécessairement une réussite, celui de la Société de transport laisse un peu trop transparaître les marques de l'intervention rapide et «efficace», même si l'opération, jugée nécessaire, visait d'abord à plaire à la clientèle.

On peut dire qu'il y a absence de politique patrimoniale à la STCUM. À la STCUM, comme à la Ville de Montréal ou à Québec, on ne semble pas se rendre compte de la valeur extraordinaire des édicules. Comme l'a fait remarquer Gaëtan Pelletier: «Un édicule est un bâtiment urbain qui supporte un système industriel complexe. Un métro, c'est un train à assez grande vitesse, passant sous la terre. Il y a donc énormément de facteurs techniques et d'équipements à respecter avant même de pouvoir tenir compte des données d'un autre ordre, incluant les préoccupations architecturales.»

Pourtant, le «Web métro», dans sa phase initiale, était non seulement une forme unique du modernisme architectural, mais aussi un regard précurseur, peut-être inconscient, d'une organicité réseautique, d'une architecture éphémère où la virtualité ne s'arrête pas qu'au plan mais souligne aussi la mouvance, le côté éphémère, l'interconnectivité et la transformabilité du lieu bâti.

jacqmartin@mink.net



Édicule Sainte-Catherine. Rendu de la station projetée.

Galerie de l'Institut
de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-1255

Galerie

IDS

Galerie D'ICI D'AILLEURS
Vitrine unique
OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Pour acheter, collectionner ou, simplement, regarder...

Heures d'ouverture
Tous les jours de 11h à 16h